Session de formation Kecharim - SNRJ

Un peuple, une terr
Antisémitisme, antisionisme

Paris, 12 et 13 octobre 2019

Service National pour les Relations avec le Judaïsme
www.relationsjudaisme.catholique.fr

« Un peuple, une terre… Antisémitisme, antisionisme. »
12-13 octobre 2019

Madame Johanna Barasz, « Antisémitisme : les engagements de l'Etat »
Déléguée adjointe à la DILCRAH, pour la lutte contre le racisme et l'antisémitisme.

Communication du Père Luc Forestier : « Terre et peuple, trois chantiers ecclésiologiques ».
Directeur de l'ISEO (Institut Supérieur d'Études Œcuméniques) au Theologicum, et directeur du Département de Théologie dogmatique et fondamentale du Theologicum, Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses (ICP)
(vidéo en ligne)

Père Laurent Stalla-Bourdillon, « La responsabilité des chrétiens aujourd'hui dans l'annonce de ce que signifie l'identité juive au regard de l'histoire de l'humanité»
Directeur du service pour les professionnels de l'information, enseignant au collège des Bernardins, après avoir été curé de Ste Clotilde (Paris) et directeur du Service Pastoral d'Études Politiques (SPEP).

Monsieur Dominique Bourel : « Le peuple et la terre dans la vision de Martin Buber »
Directeur de recherche émérite au CNRS , Centre Roland Mousnier, Ancien directeur du Centre de recherche français de Jérusalem

Monsieur Guy Bénarousse, « La notion d'antisémitisme à partir d'Abraham »
Guide Spirituel à Bussy-Saint-Georges.

Monsieur Philippe Boukara, « Sionisme: le mot et la chose, quelques repères historiques »
Coordinateur de la formation au Mémorial de la Shoah, il est membre du comité directeur de l'Amitié judéo-chrétienne de France, il est actuellement enseignant au Collège des Bernardins.

Monsieur Marc Knobel : «Les ressorts du type de la haine d'Israël et de l'antisémitisme. »
Historien et essayiste, ancien professeur d'histoire-géographie, est directeur des études au Crif.

Deux entretiens vidéo du Cardinal André Vingt-Trois, Archevêque émérite de Paris.

Clôture de la journée par Frère Louis-Marie Coudray, O.S.B.

« Antisémitisme : les engagements de l'Etat »

Madame Johanna Barasz,

Merci pour votre invitation, je désire vous présenter ce que fait l'Etat en matière de lutte contre l'antisémitisme et la manière dont cela s'articule avec ce qui fait l'objet de ce qui nous rassemble aujourd'hui sur le sujet de l'antisémitisme.
J'expliquerai ce qu'est la DILCRAH dont je suis aujourd'hui le délégué adjoint. Je vous en dirai quelques mots puisque c'est un élément important de l'arsenal mis en place par les pouvoirs publics pour lutter contre ces fléaux.
Vous avez choisi d'articuler le cours de vos journées de formation ces 4 termes : peuple et terre, antisémitisme et antisionisme, je ne suis pas qualifiée pour en aborder avec vous ni les dimensions bibliques ni les dimensions théologiques, mais un peu plus la dimension historique.
Ce n'est pas ce sur quoi je vais me concentrer mais plutôt essayer, au nom de la DILRAH, de comprendre comment on peut penser cette articulation et comment surtout il est possible de lutter contre cet antisémitisme avec le poids de la loi et les armes de l'Etat.
Dans le texte introductif de votre journée, vous évoquez le terme de fléau pour parler de l'antisémitisme, le terme n'est pas galvaudé. Vous avez raison de parler de fléau, il y a un chiffre que vous avez peut-être déjà entendu car il a fait l'actualité il y a quelques mois de cela. L'an passé, les actes d'antisémitisme ont augmenté de 74 %. Je ne vais pas vous dévoiler un scoop, les chiffres qui s'annoncent pour 2019 ne sont pas meilleurs.
De quoi parle-t-on, quand on parle d'augmentation des actes et des menaces ? On parle de plusieurs types de phénomènes, mais tous témoignent d'un climat, d'une insécurité qui, aujourd'hui, est extrêmement problématique.
On parle de dégradation, dans les cimetières, dans les édifices, il y a un certain nombre de régions dans lesquelles la découverte de tag antisémites est quasiment quotidienne.
On parle de petites agressions quotidiennes,
On parle parfois et vous le savez évidemment, de basculement dans l'horreur, quand l'antisémitisme devient le support de meurtre, on pense évidemment aux derniers cas qui ont défrayé la chronique récemment.
Quand on parle de ces chiffres, de ces 74 % d'augmentation sur un an, en réalité on ne parle que d'une partie du phénomène.
On parle de quelques centaines sur un millier d'actes et si on fait un tour sur internet, si on fait un tour sur les réseaux sociaux, on se rend compte que ça n'est que la partie immergée l'iceberg.
Sur internet, sur les réseaux sociaux, sur un certain nombre de sites, ce ne sont pas des dizaines, ce ne sont pas des centaines, ce sont des milliers ce sont des dizaines de milliers de messages qui s'échangent et qui sont des supports de haine absolument épouvantables.
On a évidemment un certain nombre d'outils pour lutter contre ce phénomène, mais on a parfois l'impression de vider l'océan à la petite cuillère face à la masse de propos haineux, de déversement haineux que l'on peut trouver sur internet.

Quelles sont les sources de cela ?
Là aussi vous allez parler au cours de vos deux journées de formation mais je vous indique quelques pistes pas très surprenantes sur leur origine.

On n'a pas de possibilité statistique d'étude des auteurs des actes délinquants, pourtant on a quand même quelques éléments, quelques profils.
On a évidemment un antisémitisme issu de l'extrême droite, qui reste très primant et qui s'exprime sur un certain nombre de supports bien connus maintenant.
On a un antisémitisme lié à la question de l'islamisme radical, qui s'alimente de la situation géopolitique et du conflit israélo-palestinien également
Et puis on a aussi un antisémitisme issu d'une certaine extrême gauche et qui a justement souvent maille à partir avec la question de l'antisionisme.

Comment ces deux questions du point de vue, encore une fois, de l'Etat, cette question de la résurgence de l'antisémitisme et la question de l'antisionisme s'articulent ?
Il n'y a pas de réponse simple et évidente à cette question, j'insiste vraiment là-dessus. C'est un débat et un débat houleux dans lequel les positions équivalent à une équivalence entre ces deux termes, antisionisme et antisémitisme. D'autres positions aussi extrêmes de l'autre côté, qui sont un refus absolu d'admettre ne serait-ce qu'il y ait une relation entre ces deux termes. Ce débat, évidemment, est guidé par la polysémie, des termes sionisme comme antisémitisme.

Sionisme comme antisémitisme ne veut pas dire la même chose dans la bouche de ceux qui s'en réclament et dans la bouche de ceux qui les condamnent. Ça ne veut pas dire la même chose en temps, en histoire, ça ne veut pas dire la même chose en espace, entre un juif et un non juif, d'un israélien et d'un non israélien, et vous avez des juifs qui se réclament de l'antisionisme. Et donc c'est intellectuellement relativement hasardeux de dresser une équivalence stricte entre ces deux termes.
Pour autant, vous avez rappelé le cas très emblématique de ce qui s'est passé lors de cette manifestation autour d'Alain Finkielkraut, on peut penser aussi aux types d'inscriptions que l'on peut retrouver lorsqu'il y a des dégradations, et je ne sais pas si vous aviez vu cet événement là, mais le cas de l'UEJF, dégradé à plusieurs reprises et le type d'inscriptions que l'on y trouve, font très clairement référence à cette question de l'antisionisme puisque on trouve justement des insultes dans les tags. Le sionisme est un synonyme pour antisémitisme, de manière très évidente, et puis d'une manière générale, et je ne vais pas entrer encore une fois dans l'analyse de ces propos, puisque vous allez en parler pendant encore 48 heures, mais simplement, on peut se douter que lorsque quelqu'un par exemple, sur sa page de profil de réseau social, se définit comme antisioniste, il y a probablement un rapport à cette question juive qui n'est pas totalement simple et totalement éteint. Alors finalement qu'est-ce que l'on peut retenir sur cette question ?

Quand on se rappelle ce qu'a dit le président de la République en février 2019 on tient les deux bouts de ce débat. Il a dit deux choses très importantes. Il a dit évidemment d'une part que l'antisionisme était bien souvent la fleur de terre de l'antisémitisme, il a dit en même temps, c'est important aussi, qu'il était défavorable à sa pénalisation en tant que tel.
Alors qu'est-ce que ça veut dire et qu'est-ce que ça nous impose ? Pourquoi la question de la pénalisation en tant que tel de l'antisionisme serait problématique ?
D'abord il faut bien comprendre ce que le droit actuel pénalise. Le droit actuel ne fait mention ni de l'antisémitisme, ni du racisme et encore moins de l'antisionisme.
Que pénalise le droit ? Il pénalise les actes, les menaces, les agressions, la diffamation, les violences au motif de l'origine, la religion, la prétendue race, toute une série de critères, mais

on ne précise pas les différents termes. Et donc, le droit auquel on se réfère est un droit universaliste qui, encore une fois, pénalise l'antisémitisme et le racisme à travers le refus de toutes différences faites sur la base de l'origine, la religion, la prétendue race etc, etc …..
Et donc encore une fois, le terme antisémitisme lui-même ne figure pas dans le droit. Du coup la question de sa pénalisation à travers l'antisionisme ne trouverait pas de véhicule légal évident. Et c'est bien à travers la lutte contre toutes les violences et les menaces à raison de l'origine et de la religion que l'Etat français lutte contre l'antisémitisme et contre sa forme particulière prise bien souvent qui est celle de l'antisionisme.

Alors comment fait-on pour lutter contre ces fléaux ?
Il y a déjà bien évidemment une dimension purement sécuritaire. La protection des cultes et des lieux communautaires et la protection des personnes est assurée essentiellement par le ministère de l'intérieur, et relève pacifiquement de la DILCRAH.
Pour cette protection sécuritaire l'Etat s'est mis en marche, institutionnellement, pour prendre en charge cette question de manière très importante depuis quelques années.
D'abord en créant l'institution que je représente aujourd'hui, en recréant plus exactement, qui est la DILCRAH.
La DILCRAH qu'est-ce que c'est : la Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme et la Haine lgbt
La DILCRAH est un organisme qui est une délégation interministérielle : quelque chose qui est un peu à cheval entre un cabinet ministériel et une administration.
Je vais vous expliquer en quelques mots les conditions de sa naissance, et de ce que cela évoque justement de cette lutte très forte contre l'antisémitisme.
On est à la fin de l'année 2014, et coup sur coup, à quelques semaines d'intervalle, plusieurs agressions, antisémites en l'occurrence, ont lieu en banlieue parisienne - en particulier à Créteil-, assez graves, et le gouvernement décide à ce moment-là de mettre le « paquet » sur cette question qui devient réellement préoccupante et de relancer une petite structure qui existait jusqu'alors qui s'appelait déjà la DILCRA, sans H à la fin. Elle ne traitait pas encore la question de l'homophobie, c'était une petite structure créée en 2012, rattachée au ministère de l'Intérieur, sans vraiment de budget, mais qui était chargée de faire des propositions au gouvernement en matière de lutte contre le racisme et l'antisémitisme. Et cette petite structure a été, à la fin de 2014, entièrement refondue, étoffée.
On a mis à sa tête un jeune préfet qui s'appelait Gilles Clavreul, chargé de cette nouvelle mission, et le plus important est que cette délégation inter ministérielle a été directement rattachée au premier ministre ; évidemment c'est une mesure très importante, puisque ce rattachement au premier ministre lui permet d'avoir une discussion avec l'ensemble des ministères, de travailler avec eux et surtout de se réclamer de l'autorité du premier ministre.
Et deuxième élément très important, dont ne bénéficiait pas la petite structure qui existait avant, la DILCRAH est dotée d'un budget. Et d'un budget relativement modeste, on parle de quelques millions d'euros, mais un budget ça change tout ; ça permet de mettre en œuvre sur le terrain un certain nombre de projets dont je vais vous parler maintenant.

Premier élément d'outillage de l'état, la création de la DILCRAH,
C'est une équipe resserrée attachée au premier ministre avec un budget et qui reçoit comme mission immédiate de porter ce qui a été appelé à l'époque la grande cause nationale de l'Etat, la lutte contre le racisme et l'homophobie.

Cette DILCRAH, d'une certaine manière la première fois en France que l'on se dote d'un organisme gouvernemental strictement dédié à cette question et organisé pour cela, est aussi une première en Europe.
La DILCRAH est déclinée sur le territoire et ça aussi c'est quelque chose de vraiment important puisque les premières missions de cette délégation ont été de faire vivre les politiques de lutte contre le racisme et l'antisémitisme, et l'antisémitisme est celui dont on parle aujourd'hui, sur l'ensemble du territoire.
Autour de chaque préfet il y a un comité opérationnel de lutte contre le racisme et l'antisémitisme, qui renait des politiques publiques dans ce domaine. La structure administrative n'est pas intéressante en soi, si ceux qui l'animent et la portent ne sont eux-mêmes à la fois convaincus de la nécessité de ce combat, mais surtout en reçoivent les moyens de le mener, et notamment des moyens à la fois financiers mais aussi intellectuels.

Un des travaux les plus importants de la DILCRAH depuis sa recréation en 2014-2015 est la question de la formation.
La question de la formation des agents publics et de certains agents publics en particulier, parmi lesquels évidemment il faut retenir l'aspect fondamental : les policiers, les gendarmes, les magistrats, qui sont formés à la fois à reconnaître le phénomène, à le comprendre : c'est souvent une des difficultés pour les gens qui sont victimes d'actes antisémites d'aller porter plainte et de recevoir un accueil compréhensif de la gravité des choses ; il s'agit de faire comprendre aussi aux policiers aux gendarmes et aux magistrats que la question est essentielle pour les victimes.
Je m'explique : dans le droit français, l'antisémitisme est un facteur aggravant des crimes et des délits. Il est extrêmement important que les forces de l'ordre agissent en fonction de lui, indiquent ce caractère aggravant lorsqu'ils poursuivent un crime ou un délit.
Un exemple qui avait beaucoup marqué à l'époque dans l'affaire qui s'est passée à Nice, ça a été la non prise en compte du caractère antisémite de l'affaire. Après tout il y avait un meurtre, c'était bon, on pouvait poursuivre, il n'y avait pas besoin de qualifier en particulier. Et vous avez bien vu qu'en faisant cela, on passe à côté de l'essentiel, à la fois de la dimension du phénomène, mais aussi de la difficulté pour les victimes et les proches des victimes de se reconstruire dans cette situation. Les formations qu'on fait avec les forces de l'ordre ont cette dimension-là, extrêmement présente, qui est la compréhension du phénomène, sa reconnaissance afin que ce caractère aggravant soit vraiment reconnu quand il doit l'être.
Et bien sûr et c'est au moins aussi important, la formation des enseignants.
Le travail que fait la DILCRAH à l'école, en fait est double. Il y a un double enjeu éducatif à la lutte contre l'antisémitisme, il s'agit évidemment de lutter contre l'antisémitisme par l'école, mais aussi de garantir la sécurité des élèves juifs.
Alors que fait-on pour lutter contre l'antisémitisme à l'école ?
Il y a eu récemment, cette année même, la DILCRAH en a été le moteur et a été associée au ministère de l'éducation nationale sur ce point, la création de ce qu'on appelle une équipe nationale de réaction contre le racisme et l'antisémitisme, qui est doublée par les équipes académiques qui peuvent intervenir dans des établissements scolaires après un incident : à la fois pour aider à sa résolution et surtout pour travailler avec l'établissement scolaire à la mise en place de procédures et de réflexions pour prévenir de futurs actes.
C'est extrêmement important parce que les enseignants, les chefs d'établissement souvent se sentaient très seuls sur cette question, très démunis pour pouvoir réagir en cas d'incident.

Très important aussi dans ce cadre-là, d'entendre et de comprendre la parole des victimes, souvent un des gros défauts de la manière dont on traite ce sujet dans l'éducation nationale.

Et puis il y a la question bien évidemment de la lutte contre l'antisémitisme par l'école.
Là, il ne s'agit plus seulement de réagir après un acte antisémite, mais surtout de le prévenir et de le prévenir durablement. C'est le travail fait avec l'éducation nationale mais également avec les associations de terrain de lutte contre les préjugés et les stéréotypes.
Alors comment fait-on ?
On accompagne les enseignants. Il est là aussi essentiel de leur donner les outils intellectuels pour traiter ces questions.
On fabrique des ressources, un site internet par exemple, qui s'appelle « lutter contre le racisme et l'antisémitisme », sur lequel ils peuvent trouver l'ensemble des définitions, des notions, des concepts. Il y a des questions et aussi des éléments pour agir. C'est très important cette question, parce que il faut, quand on travaille avec les élèves sur les questions de l'antisémitisme, ne pas s'en tenir, et c'est toujours un défaut assez classique, même si c'est évidemment essentiel, ne pas s'en tenir à la question de l'histoire de la shoah.
C'est évidemment très important l'histoire de la shoah, essentiel même dans l'éducation et l'enseignement contre l'antisémitisme. Mais il faut aussi, et c'est là-dessus que les enseignants sont les plus démunis, il faut aussi sortir de la question de la présence des Juifs en France, en Europe, il faut traiter leur histoire sur le long terme, y compris celle du Proche Orient qui est souvent extrêmement mal connue. Et puis, aborder, c'est extrêmement important évidemment, ce qu'est et comment se manifeste l'antisémitisme contemporain.
Ce travail on le fait avec les enseignants, mais aussi avec des animateurs des questions populaires, et avec l'ensemble des cadres de la jeunesse avec lesquels on a l'occasion de faire des formations, de les accompagner sur ces questions.
Pour faire ce travail-là, on utilise, et c'est un point qui va nous permettre de retomber sur la question de rapport entre antisémitisme et antisionisme, (on l'utilisait déjà depuis 2016, mais d'autant plus depuis que le président de la République l'a endossée il y a quelques mois en février), on utilise la définition fournie par l'alliance internationale pour la mémoire de l'holocauste, l'IHRA, qui a donné en juin 2016 une définition moins contraignante, qui définit ce qu'est l'antisémitisme. Et c'est cette définition là qu'on utilise pour l'ensemble de nos formations pour faire comprendre ce qu'est que ce phénomène.
Et donc cette définition elle est assez simple en fait, je vous la livre, elle est assez évidente, mais elle s'accompagne d'exemples qui sont extrêmement intéressants :
La définition elle-même dit simplement que ***"L'antisémitisme est une certaine perception des juifs, qui peut être exprimée par la haine envers les juifs. Les manifestations rhétoriques ou physiques d'antisémtisme sont dirigées envers des juifs ou les non-juifs et/ou leurs propriétés, envers les communautés juives, les institutions ou les installations religieuses."***
Jusqu'alors on est sur quelque chose de relativement simple. Mais cette définition s'accompagne d'exemples qui eux-mêmes ne sont pas trop contraignants, qui ne sont pas systématiques que l'on peut utiliser ou ne pas utiliser, mais qui permettent de bien comprendre comment, à travers la question d'Israël, cet antisémitisme peut se manifester.
Des exemples qui peuvent illustrer l'antisémitisme à travers la question d'Israël c'est par exemple, qu'est-ce qui peut être antisémite ? Les mines sur une conspiration juive, la négation du droit à la laïcité, évidemment on touche à notre sujet, la comparaison d'Israël avec le nazisme, l'usage de stéréotype antisémite pour caractériser Israël, le fait de tenir les juifs de manière collective pour responsables des actions d'Israël etc.

Et le document précise évidemment que les critiques à l'égard d'Israël, comparables à celles qui sont exprimés à l'égard d'autres pays, ne peuvent pas être considérées, elles, comme antisémites en soi.
Et donc ces éléments-là nous servent encore une fois, dans le cadre de nos formations, à bien expliquer ce qu'est l'antisémitisme, la manière dont il se manifeste et dont il peut prendre la forme de l'antisionisme quand c'est Israël, en tant que collectivité juive, qui est visée très directement.
Mise en marche institutionnelle, lutte entre les préjugés et les stéréotypes et surtout était fondamentale la conviction que les pouvoirs publics ne peuvent pas mener ce combat seul.

Que cette définition ne se diffusera pas si elle n'est pas appuyée sur le terrain social .
Et c'est pour cela que la DILCRAH a, dans la palette de ses modalités d'action, toute une dimension d'accompagnement des associations et de la société civile en général qui est une part essentielle de son travail. Avec notre petit budget, avec nos quelques millions d'euros, on finance des centaines d'actions et de projets de lutte contre l'antisémitisme sur le territoire des gros projets. On a évidemment quelques très gros partenaires qui ont des projets qui peuvent coûter quelques centaines de milliers d'euros et qui sont de très grosses associations par exemple mais aussi et c'est aussi fondamental, les lieux d'histoire et de mémoire, tel le mémorial de la Shoah et plus généralement l'ensemble du réseau des mémoriaux comme *risval*..
On accompagne beaucoup d'associations pour faire toute une série d'actions, intervenir en classe, c'est évidemment l'essentiel, fabriquer des ressources, les diffuser, intervenir dans les quartiers, intervenir par différentes modalités, y compris des créations culturelles artistiques etc …
Les très gros partenaires que j'évoquais tout à l'heure, la petite structure dans un quartier, dans une petite collectivité avec des gens formidables qui font des choses incroyables avec deux trois bout de ficelles, contribuent de manière extrêmement importante à la fois au vivre ensemble mais aussi à l'interconnaissance.
On a aussi beaucoup de projets qui visent à lever les préjugés des stéréotypes par la simple mise en contact de jeunes qui ne se connaissent pas et qui sont susceptibles de se détester et de se haïr simplement parce qu'ils ne se connaissent pas et beaucoup de nos projets vont dans cette direction. Je vous donne simplement un exemple parce que je le trouve extrêmement intéressant. Une des associations que nous soutenons, une parmi les centaines, mais j'aime bien raconter ce qu'elle fait parce que je trouve cela très parlant, qui s'appelle *bec-projet* c'est l'association qui fait travailler ensemble des élèves d'école différentes, sans préciser exactement ce qui peut être différent, mais par exemple dans le 12ème arrondissement, les écoles qui ont travaillé ensemble, ce sont les écoles juives, qui jouxtent une école de quartier qui est en plus une école en réseau d'éducation prioritaire : les élèves des écoles de ces deux quartiers se tapaient dessus à la sortie des classes et ce sont ces élèves-là qui travaillent ensemble. Ce peut être aussi une école catholique avec une école publique, encore une fois une école juive avec une école catholique, les mélanges sont variés, il y a souvent parce que c'est quand même l'idée de ce projet au départ, il y a souvent évidemment des écoles juives qui sont appelées.
Quelle est l'idée de les faire travailler ensemble, c'est de construire ensemble une école nomade, faite de petites cabanes suivant le terme du projet, et les élèves partent ensuite deux par deux, un élève de chaque classe, après avoir construit ensemble cette petite cabane, à la recherche des traces historiques de leur quartier, et vont à la fois chercher des traces dans

leur quartier et interroger les passants sur cette histoire et sur la question du racisme et sur la question de l'antisémitisme, et ça donne des résultats absolument exceptionnels. Cela demande peu de moyens et est facile à entreprendre.
Nous sommes absolument convaincus que c'est par ces petites initiatives, par ce travail de fourmi, ce travail de terrain, que l'on obtient des résultats au moins autant, je ne vais pas dénigrer ce que l'on fait par ailleurs, mais au moins autant que par le travail des pouvoirs publics, et c'est pour cela que le fait que la DILCRAH ait un budget peut absolument tout changer en matière de lutte contre l'antisémitisme. On soutient également, je ne vais pas rentrer dans les détails de tout ce que l'on fait, mais un autre élément qui est très important y compris sur cette question de l'antisionisme, on soutient également les problèmes de recherche pour mieux comprendre ces phénomènes et la manière dont ils se diffusent.
Dernier point, vous y reviendrez demain avec Marc Knobel justement avec lequel on travaille beaucoup.
Il y a des nouveaux territoires de luttes et en particulier celui que j'évoquais tout à l'heure, la question d'internet qui est évidemment absolument majeur aujourd'hui.
Comment lutter contre cette masse, ce flot de haine que l'on trouve sur internet ? Il y a plusieurs manières de faire.
Il y a d'abord un travail un peu quotidien, un peu permanent, mais que la DILCRAH fait régulièrement, j'en ai entendu parler. Ne serait-ce que signaler un certain nombre de contenus, à travers ce que l'on appelle l'article 40 du droit pénal qui permet à un fonctionnaire de signaler un acte illicite. C'est très important parce qu'il permet de montrer que pour l'Etat ces questions ne peuvent pas rester impunies. Et ce n'est pas totalement anecdotique puisque c'est sur la base de ces signalements qu'Alain Soral a été condamné récemment après un signalement de la DILCRAH sur ses propos antisémites.
Mais on reste avec ce type d'actions évidemment, non pas sur la surface, mais en tout cas sur une échelle qui n'est pas suffisante pour lutter réellement contre ce phénomène.
Et c'est pour cela que l'on a accompagné très fortement et l'on se réjouit, l'adoption en première lecture la loi AVIA. Dont vous avez peut-être entendu parler, mais cette loi qui est encore en cours de discussion parlementaire, vient de passer en première lecture. Cette loi oblige les acteurs d'internet à assumer un certain nombre de responsabilités. C'est extrêmement important parce que la difficulté avec les contenus haineux, les contenus antisémites, est que l'on n'arrivait pas à les faire retirer, y compris quand il était absolument avéré qu'ils étaient illégaux et illicites.
Et donc grâce à cette loi on va avoir maintenant l'obligation pour les hébergeurs de retirer ou de différencier ces contenus sous 24 heures.
Je n'entre pas dans les détails de cette loi, mais c'est vraiment l'élément le plus important et surtout l'idée est de pouvoir frapper aux portes fermées. Puisqu'en cas de non-respect de ces obligations on pourra prononcer des sanctions pécuniaires qui pourront aller jusqu'à 4% du chiffre d'affaires de ces « gafas » qui gagnent beaucoup d'argent, cela signifie beaucoup, beaucoup, beaucoup d'argent.

La loi n'est pas encore en application, elle est encore en discussion, elle s'inspire assez largement du droit qui est passé en Allemagne il y a quelques années et qui pour l'instant donne de très bons résultats, donc on compte beaucoup là-dessus, avec l'éducation qui reste la principale modalité d'action, pour pouvoir faire cesser l'impunité sur internet sur cette question.

Et donc l'ensemble de ces dispositifs sont précisés dans ce que l'on appelle un plan interministériel de lutte contre le racisme et l'antisémitisme.
On attend aujourd'hui l'action du deuxième plan, avec des résultats qui ne sont pas très satisfaisants au niveau des chiffres, je vous l'ai dit tout à l'heure.
Mais ils ont fait sortir la question de la lutte contre l'antisémitisme du champ relativement confiné dans lequel il était jusqu'à présent et pour mettre encore une fois l'ensemble des secteurs publics en ordre de bataille sur cette question.
Si la France est encore aujourd'hui montrée du doigt sur la question de l'antisémitisme et de sa virulence de notre pays, elle est aussi montrée par son exemple de ce qui peut se faire en matière institutionnelle pour prendre en charge cette question et y répondre avec efficacité ; c'est évidemment quelque chose qui nous rend relativement fier, même si on continue à mesurer l'étendue du travail qui reste à mener.

« Terre et peuple, trois chantiers ecclésiologiques ».

P Luc Forestier

Introduction

Les limites d'une intervention

Le cadre d'élaboration. Un Laboratoire « Permanence d'Israël et diversité confessionnelle »

1. Les clivages entre chrétiens à propos de la Terre d'Israël
a. Un débat sensible dans les Églises
   i. Des questions dans l'Église catholique
   ii. Le texte de la Fédération Protestante de France (2017)
b. Une question théologique délicate
   i. Le débat récent soulevé par le texte de Benoît XVI
   ii. Une « terre » eschatologique dans la tradition chrétienne
   iii. L'ambivalence de l'Église catholique devant le sionisme
   iv. La formule « non pour des motifs politiques » de *Nostra Aetate* n°4

2. Yves Congar et la question de l'État d'Israël
a. Un certain silence en 1965
b. Une intervention décisive en 1974
c. Une conférence novatrice en 1955

3. Trois chantiers ecclésiologiques à propos de la terre
a. Honorer la complexité des liens entre la terre et le peuple dans le judaïsme
b. Ouvrir à la question écologique
c. Déployer la convergence eschatologique

Conclusion

FEDERATION PROTESTANTE DE FRANCE, *Cette mémoire qui engage* (1517–2017). Déclaration fraternelle du protestantisme au judaïsme, Paris, 2017, p. 12.

Les Églises de la Fédération protestante de France sont traversées par ce débat qui s'ouvre sur un large spectre de positions. Les uns, voyant plutôt dans l'État d'Israël la réalisation d'une promesse biblique, lui accordent un soutien quasi inconditionnel. D'autres, se réclamant plutôt d'une éthique des Droits de l'Homme, sont sensibles à la cause du faible et de la victime en lequel ils perçoivent les Palestiniens. Ils soutiennent ces derniers percevant la violence d'État du côté de l'État d'Israël.

Benoît XVI/Joseph RATZINGER, *« Les dons et l'appel sont sans repentir »*, Communio n°259, 2018, p. 123-145, avec une introduction d'Olivier Artus et de Kurt Koch.

Au centre de cette doctrine, il y a la conviction qu'un État qui serait compris dans un sens strictement théologique, un État fondé sur la foi juive, un État qui se prendrait lui-même pour l'accomplissement théologique et politique des promesses, qu'un tel État, selon la foi chrétienne, n'est pas envisageable dans notre histoire et serait en contradiction avec la compréhension chrétienne des promesses. En même temps, on a affirmé que le peuple des Juifs, comme chaque peuple, possède le droit naturel de revendiquer une terre propre. (p. 139-140)

Lettre « À Diognète » (milieu du IIe siècle)

51 Car les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. 2Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre

de vie n'a rien de singulier. [...] 5Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère.

Déclaration *Nostra Aetate* n°4 (extraits)
En outre, l'Église qui réprouve toutes les persécutions contre tous les hommes, quels qu'ils soient, ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les Juifs, et poussée, non pas par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Évangile, déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les Juifs.

Yves CONGAR, « *L'Église comme peuple de Dieu »,* Concilium 1/1, 1965, p. 15-32.
L'idée de peuple de Dieu introduit donc, dans la considération de l'Église, quelque chose de dynamique. Ce peuple a une vie et il est en marche vers un terme fixé par Dieu. Élu, institué, consacré par Dieu à être son serviteur et son témoin. Le peuple de Dieu est, dans le monde, comme le sacrement du salut offert au monde. En situant l'Église dans le cadre de l'Histoire du salut, la notion de peuple de Dieu permet tout particulièrement d'aborder la difficile mais importante question d'Israël, c'est-à-dire du peuple juif selon la chair, tel qu'actuellement il a ''bronché'' (Rm 11,11), mais reste peuple élu et aimé par Dieu. (p. 21)

Yves CONGAR, *« L'État d'Israël dans le dessein de Dieu »,* Parole et Mission n°2, 1958, p. 168-187.
Israël fait essentiellement partie du dessein de Dieu. [...] Tout peuple entre sous la providence de Dieu, mais Israël, lui, y entre quant à sa constitution même de peuple, et c'est en ce sens que je dis qu'il fait essentiellement partie du plan de Dieu. [...] Israël n'a aucun sens comme peuple, sinon du point de vue du plan de Dieu, car il est le Peuple élu, et élu comme peuple. Il est le peuple aimé de Dieu comme peuple : les textes bibliques qui l'affirment ou le supposent sont légion. (169)
L'État israélien est, lui, plus qu'un rassemblement d'un million et demi de Juifs. Il a une valeur représentative du peuple juif comme tel et dans son ensemble. Cette notion de représentation est, bibliquement, très importante. (183)

Shlomo SAND, *Comment le peuple juif fut inventé ?,* coll. « Champs. Essais », Paris, Flammarion, 2010.
Shmuel TRIGANO, *Politique du peuple juif. Les Juifs, Israël et le monde*, Paris, François Bourin Éditeur, 2013.
Agathe MAYERES-REBERNIK, *Le Saint-Siège face à la "question de Palestine" : de la déclaration Balfour à la création de l'État d'Israël,* Paris, Honoré Champion, 2015.
Luc FORESTIER, *« Israël, peuple de Dieu ou État démocratique. La pertinence ecclésiologique des interrogations politiques sur Israël »,* Revue d'Éthique et de Théologie morale n°301, 2019, p. 115-126.
Louis-Marie COUDRAY, Marc RASTOIN, Thierry VERNET, *« Porter le dialogue avec le judaïsme. Note sur un article de Joseph Ratzinger »*, Nouvelle revue théologique 141/4, 2019, p. 632-641.
Thérèse ANDREVON, Permanence d'Israël et silence de la théologie (titre encore à confirmer), à paraître en 2020 aux éditions Parole et Silence.

« La responsabilité des chrétiens aujourd'hui dans l'annonce de ce que signifie l'identité juive au regard de l'histoire de l'humanité»

Père Laurent Stalla-Bourdillon

Bonjour à tous et à toutes, je suis très heureux de partager avec vous cette session, ce temps de réflexion.
Donc je commence en guise d'introduction si vous le voulez bien, par une petite explication rapide du titre et en particulier du mot de responsabilité, quelle responsabilité ?
La responsabilité c'est la conscience de devoir répondre de quelque chose ou de quelqu'un.
De quoi répondre de.
On peut répondre d'un bien matériel que l'on nous a confié, on peut répondre d'une personne ou encore d'une pensée.
Assumer sa responsabilité, c'est être prêt à répondre, à donner une réponse à quelqu'un, devant quelqu'un : je réponds de quelque chose. Responsabilité et être prêt à répondre de c'est la même chose. Quand j'ai une responsabilité, je suis prêt à répondre de.
Donc je peux répondre devant qui ? Devant mes frères, si on me confie un bien commun pour la communauté.
Je peux répondre devant Dieu, s'il est celui qui m'a confié ce bien en vue de la communion des hommes entre eux.
Alors ce bien n'est plus un bien à proprement parler, ce n'est plus une chose, si c'est un homme que l'on me confie, si c'est un peuple que l'on me confie, alors je vais répondre devant Dieu de ce peuple, dans la façon dont je vais me comporter avec lui, dans la façon dont je vais en parler.
Par ailleurs une responsabilité peut vous échoir de l'extérieur, en général vous recevez une responsabilité, on vous confie une responsabilité, elle peut être lourde, elle peut vous être imposée, elle peut être non voulue.
Il y a alors un chemin lent et parfois difficile d'accueil de cette responsabilité, surtout si personne ne peut l'assumer à votre place.
À ce titre, chacun par exemple est responsable de sa vie et chacun devra répondre de sa vie, personne ne peut répondre à votre place.
Donc une responsabilité peut venir de l'extérieur parce que l'on vous la confie, on vous la donne.
Ou alors une responsabilité peut naitre en vous, vous vous sentez responsable, c'est la responsabilité qui vous saisit de l'intérieur, qui vous conduit et qui détermine vos actions.
Ce n'est plus un face à face avec un autre qui m'a confié une responsabilité, mais c'est un face à face avec soi-même, comme un appel intérieur, je perçois intérieurement cette responsabilité, et d'une certaine manière c'est face à moi même qu'en conscience je vais assumer ma responsabilité parce que je veux faire face, je veux pouvoir me regarder encore, donc j'assume ma responsabilité lorsque quelque chose survient.
Donc on est toujours responsable devant Dieu et devant l'histoire, l'histoire qui est toujours l'histoire de la famille humaine.

De quoi les chrétiens sont-ils responsables ? Question que peuvent se poser devant Dieu et dans leur conscience des Chrétiens.

Comment finalement le fait de recevoir la grâce du baptême fait naitre en nous une certaine responsabilité à l'égard de, et en particulier comme on va le voir ensemble à l'égard de l'identité juive, du peuple juif, d'une personne de confession juive, d'une personne juive quand bien même cette personne ne confesse pas la foi juive.
Cette responsabilité des chrétiens à l'égard de cette responsabilité juive se mesure à l'ombre de plusieurs critères qui seront les trois temps de mon intervention devant vous.

Premier critère : La conscience de l'élection et de sa signification, qui est plus ou moins claire dans la conscience des personnes, mais il y a une responsabilité à l'égard de la conscience de ce qu'est l'élection, ce qu'elle veut dire.
Deuxième point : La conscience et ses responsabilités à l'égard de la conscience des tragédies de l'histoire qui sont le signe de l'inconscience passée et actuelle des hommes.
Les tragédies de l'histoire sont le signe visible dans l'histoire de l'inconscience des hommes, une inconscience qui est passée, ce n'est pas parce qu'elle est passée, elle décrit dans ce qui est passé, qu'elle n'a pas une permanence d'actualité. Donc il y a toujours une zone d'inconscience qui met en péril la fraternité des hommes, qui met en péril l'unité et qui fait que la conscience des chrétiens doit être particulièrement éveillée dans ce domaine.
Troisième critère : Contexte plus immédiat de la société dans laquelle nous sommes, le contexte d'aujourd'hui.

Je commencerai par ce dernier point, le contexte aujourd'hui, puis je regarderai la responsabilité à l'égard de la conscience de l'élection, puis je terminerai par les tragédies de l'histoire dont il faut sans cesse revisiter les causes.

Premier point : Le constat de ce contexte dans lequel nous sommes aujourd'hui, et je voudrais partir de mon expérience dans le cadre de l'enseignement, dans le cadre de la formation des enseignants puisque je suis, outre que je dirige ce service pour les journalistes et les médias, je suis également enseignant au collège des Bernardins, enseignant dans un institut de formation qui s'appelle « institut supérieur de formation de l'enseignement catholique » qui forme les professeurs de l'enseignement catholique, toute discipline confondue, tout niveau confondu.
La question est : quelle est la responsabilité de l'enseignement catholique aujourd'hui, de quoi est-il responsable ? Et donc je vais partir de mon expérience dans le cadre de la rencontre avec des futurs enseignants, ou des enseignants qui sont en poste et en invoquant aussi mon expérience de l'accompagnement du monde politique et aujourd'hui médiatique. Parce que d'une manière générale nous constatons dans toutes les sphères de la société, dans les différents domaines de la société, de graves lacunes que je vais évoquer.
Donc l'époque me semble se caractériser par un refus obstiné d'impliquer son intelligence aux signes de l'histoire.
Un refus obstiné, il faut comprendre pourquoi ce refus obstiné d'appliquer son intelligence aux signes de l'histoire. Il y a une certaine paresse qui est présente dans notre société, le regard sur le passé est un regard dévaluateur, parce que la modernité, forte de ses techniques, suscite l'idée que l'avenir est le progrès, que le progrès est la source d'un monde meilleur, le meilleur serait devant nous, et nous ne le voyons pas. Or nous ne le voyons pas. Que le meilleur a sans doute déjà été donné, que le meilleur de demain est la fructification du don reçu.

Le meilleur est dans l'homme, pourvu qu'il consente à travailler la terre, cette terre qu'il est lui-même.
L'étude est en sous-titre l'urgence absolue. Il faut cultiver ce qui nous est donné.
Dans la richesse des traditions, au lieu d'attendre toujours plus et mieux, d'un nouveau et hypothétique don, comme si on s'attendait à quelque chose que demain nous vienne de l'extérieur, alors que nous avons la responsabilité de produire quelque chose, d'étudier, de comprendre, de recueillir, de faire mémoire de ces dons que le Seigneur nous a faits.
Demain n'apportera plus de bonheur que si l'on sait déjà recueillir avec attention les dons passés. Les dons qui nous ont été faits dans le passé.
À ce titre la capacité de s'appliquer à l'étude. L'étude de la Bible, l'étude de la Torah, l'étude du Pentateuque en tant que Torah pour les juifs, ce qu'elle est pour eux, ce qu'elle est pour nous, doit-être pour les chrétiens le rappel de leur responsabilité pour ne pas déraciner déjà la Bible de son contexte.
J'ai conscience en m'adressant à vous, vous êtes plus que tant d'autres conscients et habités par ces problématiques, le niveau de perception de la réalité du décrochage dans l'opinion, des connaissances en matière religieuse, est tellement sidérante, je n'ose pas l'évoquer avec vous, même si j'imagine que, il y a des moments de stupeurs absolues quand on l'éprouve, ce qu'on soupçonnait être quand même éventuellement acquis ne l'est pas du tout. Je répète : pas du tout.
L'indifférence, le mépris ou la paresse à l'égard du passé, induisent de grandes lacunes dans le présent et favorisent des représentations approximatives. La perte de conscience de la valeur des identités religieuses, leur origine, leurs significations, produit une réduction de leur sens. Un simple phénomène social est contingent. Moins on comprend ce dont une identité religieuse est le signe, plus on court le risque d'un essentialisme religieux qui fragmente et divise plus qu'il ne pourrait réunir. C'est un paradoxe, si vous voulez. Moins on comprend une identité religieuse, plus on court le risque d'une simplification, d'une réduction, et cette réduction c'est un essentialiste religieux, c'est à dire : moins on en sait plus on dit : c'est ce que cela signifie.
Cette ignorance explose à une simplification et une tentation d'une expression qui ne vient pas de se réaliser. Souvent je dis c'est ça, ça veut dire ça, j'ai la prétention d'une forme de totalisation de la chose, alors que plus je connais les choses, plus j'entre dans une connaissance précise, riche, détaillée, plus je peux entrer dans un jeu de nuances d'approche de sens qui m'éloigne d'un essentialisme.
La place des identités religieuses dans la pensée politique et leur expression médiatique sont devenues l'une des grandes et vraies menaces pour notre société. C'est à dire que dans la façon dont ils en parlent, ils en parlent parce qu'ils pensent qu'il va arriver quelque chose, il faut qu'ils en parlent et en fait ils ne réalisent pas à quel point, dans la façon dont ils en parlent ils accentuent le problème.
Non pas parce qu'elles sont mais parce qu'on en dit, une grande menace dans notre société non parce qu'elles sont en elles-mêmes ces entités religieuses une menace, mais ça devient une menace par ce que l'on en dit. On en dit des choses qui ne sont pas ce qu'elles disent d'elles-mêmes. On parle à leur place, finalement vous voyez on simplifie les choses et on entre, et donc, le très important c'est qu'on façonne, de cette façon-là les représentations ; le pouvoir des médias aujourd'hui c'est qu'ils ont plus de poids de présence auprès de l'opinion publique que les institutions religieuses elles-mêmes : ce sont les médias qui façonnent les représentations religieuses beaucoup plus que les institutions religieuses.

Donc l'idée que l'opinion se fait de ce que sont les traditions spirituelles et religieuses diffère de ce qu'elles disent d'elles-mêmes et l'art d'un crescendo, l'art va croissant.
Donc l'école, l'éducation, l'étude, apparaissent souvent comme l'unique possibilité de corriger nos lacunes. C'est encore et toujours le même recours, si vous voulez, à un moment donné on se dit c'est l'éducation, alors il faut enseigner, c'est l'école. Mais l'école aujourd'hui est elle-même dépassée. Le contexte d'une laïcité mal comprise lui fait l'interdiction d'introduire la notion de pertinence des religions à l'école.
Je n'ai donc pas peur de dire que nous sommes aujourd'hui sous la menace des effets de notre ignorance et de notre paresse intellectuelle et spirituelle, on dit toujours qu'il y a un danger qui est de l'extérieur, mais le danger est à l'intérieur parce qu'on ne fait pas le travail nécessaire de donner les outils, de donner les moyens de la connaissance nécessaire.
Pas de connaissance suscite l'ignorance et l'ignorance nourrit la peur, la peur nourrit la violence.
Car il y a beaucoup plus dans une identité religieuse qu'une simple identité religieuse, il y a une compréhension du sens du monde, et avec l'identité juive, il y a un signe invincible infalsifiable, de l'irruption de Dieu dans l'histoire.
Comment faire comprendre qu'un juif, que l'identité juive ce n'est pas d'être chrétien, breton, corse, basque une identité qui ressort d'une appartenance strictement géographique.
La réduction du religieux à un simple phénomène social, appauvrit la conscience de la nature humaine.
C'est parce qu'il a une nature propre, une nature spirituelle, que l'homme est religieux, ouvert à l'écoute d'une parole qui transcende ce monde. Et surtout à l'écoute d'un monde qui est lui-même une parole.
La portée théologique et transcendante de l'identité juive, est, hélas, ramenée à l'horizontalité des rapports de force, qui sont des rapports d'exclusion, d'absorption, et non des rapports de communion. Si les fondements du sens des identités religieuses nous échappent, ces mêmes identités entrent alors en rapport d'opposition et non de discussion.
Le visage de la société de demain, est en genèse dans les écoles aujourd'hui. De l'idée que les élèves se font des identités religieuses dépendra de leur comportement de demain.
Le visage de la société de demain est en genèse dans les écoles d'aujourd'hui, de ce que nos élèves sont en train de concevoir en ce moment de ce que c'est qu'être juif, de ce que c'est qu'être musulman, de ce que c'est d'être chrétien va faire dépendre leur capacité d'entrer ensemble en relation demain les uns avec les autres.
Dès lors les chrétiens ont une responsabilité particulière pour sauver dans l'espace public et dans la conscience individuelle des citoyens la considération à avoir à l'égard du peuple juif. De chaque personne de confession juive ou de culture juive si elle n'est pas pratiquante.
Être juif, étymologiquement, c'est être à la louange de Dieu. Que l'on soit juif pratiquant ou pas, l'identité juive fait directement référence à la présence réelle et discrète de Dieu dans la Création et dans l'histoire.
Présence qui interroge sans cesse la pensée de l'humanité.
Israël signifie littéralement en hébreux ICHRA-EL, l'homme ayant combattu avec Dieu ou ayant vu Dieu.
C'est le nom donné à Jacob après qu'il ait lutté toute la nuit avec l'ange. Différer, libérer Jacob de la puissance de mort qui animait son frère Ésaü. Au matin Jacob ayant lutté toute la nuit avec celui qui vient l'affronter dans l'intime de lui-même, c'est à dire qui vient lutter contre sa peur de la mort, Jacob fait l'expérience dans son être de la volonté homicide de son frère Ésaü. Il faut que Jacob neutralise en lui cette volonté homicide qui se trouve en lui-même.

Lorsque ce combat est remporté au matin, Jacob n'a plus peur de le rencontrer, la haine disparaît quand les deux frères tombent dans les bras l'un de l'autre. Comprendre la signification des noms, comprendre la signification des mots.
J'observe le système médiatique, qui façonne comme je l'ai dit la représentation de l'opinion à un point jamais atteint.
Les technologies de l'information sont devenues omniprésentes parce qu'individuellement possédées, chacun possède un smartphone et autres appareils. Ces outils d'information sont aussi des instruments d'une manipulation de masse, sans contre-pouvoir.
La question qui se pose à nous aujourd'hui d'une certaine façon c'est comment sommes-nous présents, comment parlons-nous aux périls des événements de corrections, quand je dis, il faut corriger les représentations qui sont véhiculées et qui peuvent entrainer des représentations très rapides en particulier dans la tête des jeunes.

Donc voilà ce premier point qui est une forme de regard sur le contexte dans lequel nous sommes aujourd'hui : une grande vulnérabilité à l'égard de ce que sont les identités religieuses et en particulier l'identité juive qui hélas comme une réalité dont le monde fait que l'on réduit les questions spirituelles et religieuses dans leur stricte horizontalité sociale.

En fait aujourd'hui, pour résumer la chose, on pourrait dire : qu'est-ce que c'est qu'une religion dans l'espace public ? C'est un code alimentaire, un code vestimentaire et des pratiques de prières, point. On ne s'intéresse pas plus à ça. Et on s'y intéresse parce que ça suscite des problèmes et que ça va faire parler les médiats ou parler les politiques.
En fait c'est beaucoup plus, c'est très bien, il y a une vision des choses, la compréhension du sens du monde, tout ça on n'est pas capable de prendre le temps de se demander ce que ça veut dire, et alors après il va y avoir des comportements, des choix et des pratiques : toute orthopraxie est une conséquence d'une orthodoxie. Il n'y a pas d'orthopraxie sans orthodoxie, alors il faut se demander d'abord qu'elle est cette doctrine, qu'elle est la compréhension des choses ?

J'en viens au second point qui est, justement dans cette orthodoxie des choses, de renouveler notre effort de compréhension de l'élection. Il faut que nous parvenions, nous chrétiens à renouveler notre compréhension de ce que signifie l'élection. Les chrétiens sont légitimes pour parler de l'identité juive, c'est peut-être quelque chose que nos frères juifs pourraient nous contester en disant : mais arrêtez de parler de nous. J'ai des souvenirs comme ça, de prises de position de Monseigneur Lustiger qui exprimait des points de vue et qui se faisait renvoyer des fins de non-recevoir, et pourtant il faut dire que nous pouvons et que nous avons, et que ce serait certainement heureux, à dire un certain nombre de choses.
Les chrétiens sont légitimes pour parler de l'identité juive.
Premièrement parce qu'ils y perçoivent leur propre source, c'est la permanence de leur origine ; une origine est quelque chose que l'on ne peut jamais effacer. Jamais, nous sommes tous nés de, fils de, on est fils de, c'est la filiation, c'est la généalogie, et la généalogie ne s'efface jamais. Ça ne s'efface jamais, ces questions de généalogie elles sont contemporaines avec les questions de bioéthique aujourd'hui.
L'Église ne peut en aucune manière se comprendre sans l'élection du peuple de Dieu.

Deuxième critère, deuxième raison, parce que la permanence du peuple juif dans l'histoire, est un don de Dieu.
C'est cette confiance qui est probablement plus nouvelle dans la pensée chrétienne, elle est déjà présente chez saint Paul dans le chapitre 9 à 11 de l'Épitre aux Romains, elle s'est imposée

dans Vatican II pour sortir d'un rapport de confrontation stérilisant les intelligences et les cœurs.
Cette prise de conscience est salutaire pour l'Église elle-même. Prendre conscience de ce que signifie l'élection. C'est une nécessité pour les chrétiens aujourd'hui. Et je disais que les voyages en Israël, les pèlerinages en Terre Sainte sont importants, parce qu'il y a un déficit colossal d'éducation des chrétiens aujourd'hui sur la connaissance de l'histoire Sainte, qu'on disait autrefois de l'histoire biblique. Rien ne menacerait plus l'Église que la disparition de sa propre racine, cet effacement ferait que l'Église apparaitrait dans l'histoire en dehors de toute dépendance à Israël, Jésus ne serait plus juif, et pour beaucoup de nos aïeux l'appartenance de Jésus à Israël est une mineure de leur catéchisme. Là où dans l'histoire, l'Église a pensé qu'elle avait plus à gagner en forçant la conversion d'Israël à la messianité de Jésus, elle se trouvait et prouvait qu'elle n'était plus attentive à la délicatesse des dons de Dieu. Dans le cadre des enseignements que je donne aux professeurs des établissements des écoles d'enseignement catholique je fais systématiquement un détour par des questions de démographie mondiale.

Sur les sept milliards sept cent millions de personnes que forment aujourd'hui l'unique famille humaine, nous trouvons 2,2 milliards de chrétiens 1,6 milliard de personnes de confession musulmane, 1 milliard de personnes de confession indoue, en passant par l'évocation rapide des polices, des animistes, des athées, des…. Et à la fin, c'est toujours intéressant, car comme je leur demande de me citer par ordre décroissant en terme de nombres, les différentes identités religieuses, l'identité juive arrive forcément à un moment donné, et on observe que lorsqu'elle vient l'exercice consiste à demander à une cohorte de 60 professeurs de tout niveau de classe et de toute discipline, combien il y a de juifs dans le monde aujourd'hui.
Je vous assure que la réponse laisse rêveur. Moins de 10% savent répondre. Et quand je dis moins de 10% parfois il n'y a pas un seul bras qui se lève. Il n'y a pas un bras courageux pour tenter une réponse qui pourrait être fausse, mais on conteste, voilà.
Et la mise en lumière de ces réalités, c'est fondamental, c'est une base.
Alors évidemment, lorsque le chiffre leur est donné, j'en reste à 15 millions de juifs dans le monde, je teste les réactions.
Sidération, surprise, étonnement, c'est rentré, il n'y en a pas beaucoup qui l'expriment mais parfois on voit les visages.
Et à partir de là, ça permet d'expliquer cette question de l'élection. Et je leur dis, prenez un petit peuple, aux confins de la Méditerranée il y a 2000 ans, faites-lui subir et vivre ce qu'il a vécu lorsque le général romain Titus vient en l'an 70 et détruit le temple de Jérusalem, les chasse du pays, retrouvez ce petit peuple, c'est-à-dire prenez un petit peuple, un autre, faites-lui vivre ça et retrouvez le 2000 ans après, et vous ne le retrouvez pas pourquoi ? Parce qu'il s'est dissous et mélangé au milieu des autres, sauf celui-là.
Les juifs ont d'abord rejoint les communautés existantes, sauf dans la diaspora du bassin méditerranéen, puis d'autres communautés dans le monde. Il y a donc une question évidente, une sorte d'interpellation entre la petitesse du nombre et la place du judaïsme dans le monde et dans l'esprit du monde.
On pourrait prolonger comme ça la réflexion, si vous ajoutez qu'en 1900, il y avait …bravo 16 millions. Vous savez tout, il y avait 16 millions, 15-16 millions de juifs dans le monde pour à peine 2 milliards d'habitants sur la terre, vous comprenez que la communauté juive vient donc de rattraper la tragédie en terme démographique de la Shoa qui a vu l'extermination de plus de 6 millions de juifs.

D'où vient la faculté de persister dans l'histoire ?
D'où vient la faculté de résister à la barbarie des hommes ?
Eh bien, cela ne s'explique pas à vue humaine cela s'explique dans le livre de la Révélation. Cette identité n'est pas une identité comme les autres. Elle ne nait pas d'un processus ou d'une décision humaine. Ce peuple porte et raconte sa propre origine divine dans le livre inspiré par Dieu, qu'est la Thora. Le livre contient, transmet et conserve pour les générations à venir les clés de compréhension de ce que les chrétiens nomment le mystère d'Israël et de ce que Dieu veut réaliser à travers l'élection d'Israël.
Avant même d'envisager pour les chrétiens de dire que l'Église est le nouvel Israël de Dieu, que le peuple élu se prolonge dans l'Église, il faut commencer par comprendre ce que signifie l'élection première. Infalsifiable et toujours actuelle du peuple d'Israël en Abraham, Isaac et Jacob.
Alors avec les enseignants je m'aventure un tout petit peu, autant que je le peux, en soulignant leur immense diversité d'affiliations religieuses, et parfois ils n'en ont pas du tout, mais il y a des choses que j'estime qu'ils ne peuvent pas ne pas savoir. Ce n'est juste plus possible, il faut le savoir. Vous croirez ce que vous voudrez, mais ça, vous devez le savoir.

La relecture de la fin du chapitre 11 de la Genèse, et le début du chapitre 12, enseigne sur ce que l'auteur biblique a compris de l'intention de Dieu. Abraham a vu son père Téra mourir à Aram, alors qu'ils étaient tous en route pour le pays de Canaan. Sarah, la femme d'Abraham est stérile, et voici notre personnage sans terre, sans descendance, perdu au milieu des sables. Dieu intervient alors, il intervient à cet instant et il nous a été précisé, le texte nous a précisé, à la fin du chapitre 11 les circonstances dans lequel se trouve Abraham, les circonstances sont la justification de l'intervention de Dieu, c'est pas pour rien qu'il est intervenu, c'est pas sans raison apparentes, les raisons sont apparentes puisqu'elles nous sont énoncées à la fin du chapitre 11, c'est parce qu'il vient de perdre son père, c'est parce qu'il est scotché à Aaran qu'il n'y a plus d'avenir et qu'Abraham est un homme qui est dans un cul de sac sans descendance sans terre. Et Dieu intervient à cet instant pour reprendre de manière nouvelle l'initiative paternelle et le conduire sur une terre et lui donner une descendance.
Dieu se révèle pour Abraham un nouveau père, un père nouveau et Abraham va le découvrir, l'enjeu de l'élection à ce moment-là c'est la possibilité pour Dieu de déposer dans l'épaisseur et la chair d'Abraham la connaissance de Dieu qui est père. Et pour que tu saches que je suis ton Dieu père, et que je suis pour toi un père nouveau qui te conduira tu vas faire l'expérience de ce qu'est être père.
Et la paternité d'Abraham lui est annoncée. Abraham le père élevé deviendra Abraham le père d'une multitude.
Alors on comprend aussi maintenant, une fois qu'on a compris que Dieu se substitue d'une certaine façon, prend le relais de Téra qui a disparu, pour conduire et sortir Abraham de cette impasse dans laquelle il est, la parole que Dieu m'adresse mérite une immense attention. Je bénirai ceux qui te béniront et je réprouverai ceux qui te maudiront, sois une bénédiction.
Cette parole est certainement une des plus décisives pour toute l'histoire de l'humanité. Elle est décisive pour comprendre encore aujourd'hui les défis de la politique internationale.
La vie des peuples ne peut faire l'impasse sur la richesse des traditions spirituelles des peuples.
La vie politique ne peut faire l'impasse sur la richesse des traditions spirituelle des peuples.
La paix internationale suppose non un équilibre des forces, mais un accueil réciproque de la grâce propre de chaque peuple.

Afin de bénir tous les peuples, Dieu passe par l'élection, afin de bénir tous les peuples Dieu passe par l'élection et dépose à l'intime d'un seul, le trésor destiné à tous.
La bénédiction
Il suspend cette bénédiction destinée à tous à la capacité de ces mêmes peuples à reconnaître en Abraham une bénédiction, qu'il soit une bénédiction. Il suspend la bénédiction qu'il veut donner à tous les peuples, il suspend cette bénédiction à la capacité des peuples à reconnaître en Abraham une bénédiction, c'est celui par qui leur vient la bénédiction. Sous-entendu celui qui porte cette bénédiction au nom de Dieu est lui-même bénédiction, c'est une identité entre ce que je t'annonce et ce que je suis, une seule et même réalité.
Mais pour qu'il te bénisse, Abraham, pour qu'il dise du bien de toi, il faut donc que tu te comportes bien. Parce qu'on bénit ceux qui se comportent bien et on maudit ceux qui se comportent mal bien sûr.
L'élection fait donc reposer une responsabilité colossale sur Abraham et sa descendance, et on peut se dire : qui pourrait vouloir s'approprier cette bénédiction, cette responsabilité, sans faire preuve d'inconscience ?
La bénédiction de tous les peuples est suspendue à l'attitude d'Abraham, dont le texte nous dira aussitôt après, qu'il va lâchement renoncer à Saraï parce qu'il a peur et qu'il veut sauver sa peau. Il faudra la mystérieuse sagesse de pharaon, accablé d'épreuves, le rappel à sa propre responsabilité de d'attacher à sa femme, celle en qui Dieu a vu, a prévu de lui donner une descendance.
La menace sur le couple Abraham-Saraï, ne vient donc pas seulement de l'extérieur, mais peut aussi venir de l'intérieur, de la conscience d'Abraham lui-même.
La bénédiction de Dieu à tous les peuples est comme je disais suspendue à leur capacité de reconnaître en Abraham celui qui porte pour eux la parole de bénédiction de Dieu.

Cette parole est déjà là une personne, une présence.
Cette bénédiction se donne à voir déjà dans une personne qui est présence.
Si seulement on comprenait à quel point la présence de quelqu'un est déjà une bénédiction. Seul, dans la solitude, la présence de quelqu'un est une bénédiction, on sait déjà ça. C'est ce qui nous est dévoilé.
Dieu a voulu l'inscrire dans l'humanité comme chemin vers lui, Dieu a voulu inscrire dans l'humanité, et comme le chemin de l'humanité vers lui.
La capacité d'un accueil réciproque.
Comment connaître Dieu sans connaître son frère, comment aimer Dieu sans aimer son frère, comment connaître Dieu sans le reconnaître dans son frère ? Toutes ces questions nous sont familières bien sûr, comment peux-tu dire que tu aimes Dieu alors que tu n'aimes pas ton frère ?
La question qui nous est posée aujourd'hui, comment parvenons-nous à discerner dans l'autre qui vient, le don de Dieu ? Comment recevoir en l'autre plus que l'autre, la grâce de Dieu ? Comment discerner la présence de l'autre quelque chose qui vient de plus loin que lui ? Si tant est si bien que l'on conçoit bien que l'autre est l'œuvre de Dieu.
Comment comprendre que celui qui vient à moi porte pour moi le don de Dieu ?
Allons plus loin ? Comment se découvrir soi-même comme porteur d'un don de Dieu pour les autres ?
La responsabilité des chrétiens pour le monde d'aujourd'hui est là, dans le rappel de cet invariant qui vient de Dieu et dont l'identité juive est et restera jusqu'au terme de l'histoire l'incontournable chemin.

Il est toujours plus parfait de grandir par la médiation d'un autre.
La responsabilité des chrétiens consiste à penser les évènements de l'histoire.
Il n'y a pas tant d'identités religieuses à travailler, les identités religieuses il y en a une dizaine à peine et on ne fait même pas l'effort de les connaître toutes. Et parmi ces identités religieuses, la pensée juive demeure la source d'une vitalité intellectuelle et spirituelle qui a nourri toute la famille humaine.

Ainsi nous pouvons dire qu'il y a plus dans l'identité juive que nous le pensons à vue humaine, et il nous faut sans cesse rappeler cela. Empêcher quiconque d'enfermer la question de l'identité juive dans des réalités qui seraient étroites, réductrices.
Il en va de la responsabilité des chrétiens de savoir constamment relier l'identité juive à Dieu, et à la profondeur divine du cœur de l'homme.
D'une certaine façon notre responsabilité, quand on parle d'identité juive ou de personnes juives, c'est de toute suite de le relier et à Dieu et à la profondeur du cœur de l'homme parce que les deux sont liés.
La place de l'identité juive aujourd'hui comme la place de son histoire sont déterminantes dans la capacité de notre époque de conserver un lien avec la vie intérieure de l'homme. Le danger qui menace l'humanité aujourd'hui c'est que l'homme perde complètement contact avec la profondeur de son être et qu'il cesse, qu'il renonce à interroger le mystère de la profondeur qui l'habite. Il trouve dans l'identité juive quelqu'un qui sans arrêt peut lui dire, moi j'ai une clé de compréhension des questions qui sont en toi.
Car la question fondamentale actuelle est celle de la vie intérieure, de la capacité de comprendre la vie humaine à partir d'une aptitude à la concevoir.
A élaborer, chacun élabore un sens personnel dans la profondeur de son être.
A comprendre la vie, à former en soi. Vous voyez nous sommes tous en chemin d'une compréhension plus profonde du sens des choses, et non pas simplement livrés dans l'extériorité du monde à en subir le déterminisme physique ou biologique du vivant.
La connaissance exhaustive de la nature humaine, définitive, n'est accessible aux hommes ni par leur science ni par leur philosophie, mais seulement par la révélation divine. C'est quelque chose qui est difficilement accessible aujourd'hui, on va bien trouver tout, tout seul, il va bien finir par comprendre tout et avoir le dernier mot des choses, il faut peut-être le redire et le redire encore, si c'était vrai, on pourrait se passer de la révélation divine.
Donc je répète ma phrase ; la connaissance exhaustive de la nature humaine n'est accessible aux hommes, seulement par la révélation divine. Aujourd'hui il faut essayer de ramener les éléments de crédibilité de la révélation dans l'espace commun, dans l'espace public, ultra technicisé, ultra moderne etc…
C'est une question logique, logiquement l'homme qui ne s'est pas fait lui-même ne peut logiquement pas se dire lui-même. Il ne peut plus recevoir ce dernier mot d'un autre.
Je suis quelqu'un pour quelqu'un, je me découvre toujours dans la parole de quelqu'un d'autre sur moi. Nous avons été conçus en parole, nous avons été conçus par Dieu dans le verbe de Dieu. Dans la connaissance parfaite que Dieu a de son projet.
Nous ne savons qui nous sommes que si nous avons connaissance du dessein de Dieu. Cette communication par Dieu de la pleine connaissance de la nature humaine, comme capacité de relation à la divinité sort l'homme de son animalité, et l'ouvre à sa vocation de fils de Dieu. C'est à dire que seule la révélation divine nous sort de notre animalité, dont on a absolument besoin aujourd'hui, je vous assure qu'à la vitesse TGV on renvoie l'homme à ce que l'on appelle animaliste qui n'est jamais qu'un animal comme les autres, c'est une des grandes tentations

dans un modèle anthropologique contemporain majeur. Donc ça sort l'homme de son animalité. Mais si personne ne nous le dit, je vous assure que l'on n'a aucune raison de croire que l'on n'est pas des animaux. Et ça ouvre l'homme à sa vocation de fils de Dieu. Ça ouvre une perspective à la vocation de fils de Dieu. Les avancées de l'humanité en matière technique rendent aujourd'hui cette question plus décisive encore, à mesure que le corps de l'homme ou de la femme en vient à être dissout dans l'indifférenciation dans la puissance dévorante de la mesure du calcul humain. Par ailleurs d'un côté on nous renvoie vers l'animalisme, de l'autre côté on nous dit que notre capacité technique fera que demain on pourra former nos corps et, après tout, la singularité du féminin et du masculin sont assez insignifiants et que finalement on pourra s'affranchir complètement de cette distinction et de cette différenciation.
Donc finalement la révélation divine va éclairer la signification de cette distinction à cette différenciation.
Notre époque fait la preuve aujourd'hui de la nécessité d'une pensée capable de comprendre et de recevoir l'élection d'Israël, l'élection d'un peuple, car elle est signe de manière infalsifiable d'irruption de la grâce divine dans l'univers clos dans lequel, sans elle, sans la révélation, l'humanité s'enferme. Le danger qui guette le plus l'homme, c'est qu'il s'enferme dans une auto référence. La tradition biblique, la tradition juive, le signe d'Israël, le signe, c'est un pied dans la porte qui empêche la porte de se refermer. Désormais ce sera impossible. Les hommes vont essayer de fermer tout ce qu'ils peuvent quitte à écraser le pied dans la porte, mais ce ne sera jamais possible, et c'est heureux.

Il est urgent de redécouvrir que l'anthropologie biblique est aussi une anthropologie sociale, établissant l'homme en relation avec Dieu. Cette anthropologie est une anthropologie sociale qui pose l'homme en relation avec Dieu avant d'être la définition d'une essence propre, définition de ce que serait l'homme. Le vrai propre de l'homme est de ne pas pouvoir se comprendre en dehors de Dieu qui l'appelle à la vie, à sa vie.
Aussi vrai que la femme tirée du côté de l'homme par le fait d'une décision divine, Israël est tiré du côté de l'humanité pour être sonvis à vis.
De même qu'en Genèse la femme est gardienne pour l'homme, d'un acte divin de création, de même Israël est gardien par son élection même de la permanence, de la présence de Dieu à l'histoire de tous les peuples.
Le peuple juif n'est pas laissé en repos, car Dieu ne cesse de travailler en lui, le forger en lui une attente amoureuse.
Dieu lui-même veille sur son propre trésor, il a habité les tentes de Jacob, et il habite toujours les tentes de Jacob.
Ce travail que réalise la communauté juive, travail des Saintes Écritures et la louange du Saint Nom se réalise au bénéfice de toute la famille humaine.
Le Dieu Saint n'a pas appelé un peuple parce qu'il était saint, mais parce qu'il l'a appelé, il l'a sanctifié dans son appel qui est sans limite de temps.
Le saint travaille à l'intime de la conscience du peuple afin qu'il parvienne à recevoir et concevoir sans erreur la volonté de Dieu. Celui qui est saint réalise la sainteté de celui qui doit le recevoir.
La responsabilité des chrétiens est d'accéder eux-mêmes et de faire accéder à une conscience que le peuple juif est plus que ce que nous en avons vu, que ce que nous en voyons. Son identité et sa richesse ne se déduisent pas des soubresauts de l'histoire, mais en lui, l'histoire de Dieu éclaire l'histoire humaine hier, aujourd'hui et demain.

La notion de peuple élu n'est pas une catégorie compréhensible hors de la finalité même de l'élection parmi tous les peuples de la terre, parce qu'il est élu parmi tous les peuples de la terre, il est élu pour tous les peuples de la terre.
Qui dit élection dit immédiatement, c'est la totalité de tous les peuples de la terre.
L'élection parmi tous les peuples de la terre est relative à la totalité de la famille humaine à tous les peuples de la terre, l'élection est immédiatement référée à l'universel. Des que quelqu'un peut dire, je me découvre appelé parce que tu es appelé. À ce stade, il entre dans l'alliance.
Tel est la responsabilité des chrétiens : entrer dans l'élection par la porte.
Tout comme la femme est immédiatement référée à l'homme et réciproquement, en suscitant une différenciation dans la famille humaine, la distinction juif-païen, Dieu déposait le germe de la connaissance divine, le chemin vers la vie.
Toute connaissance suppose une capacité de distinction. C'est parce qu'il y a une différence que la connaissance devient possible, c'est un tout petit point d'étymologie mais ce point est très important.
Quand Dieu décide de distinguer dans l'humanité son peuple parmi tous les autres peuples, il crée des conditions de possibilité d'un accès à lui.
La distinction est la condition de possibilité de la connaissance. Retenez ça. Cette distinction c'est une différenciation.
Pour différencier les choses. Je vais utiliser un terme qui est imprononçable et inutilisable aujourd'hui, c'est le terme de discrimination. Au sens positif, comprenez bien cette question-là. La discrimination aujourd'hui médiatiquement est saisie, mais pour pouvoir savoir que A n'est pas B, je vais discriminer A par rapport à B. Cette question de la distinction de la différentiation que l'on appelle la discrimination. Là il y a possibilité de la connaissance. C'est ce que l'on appelle l'abnégation, la possibilité d'abnégation, A n'est pas B, ça n'est pas pareil. Ça c'est une connaissance qui vient par ce moyen-là.
On pourrait dire que Dieu prend soin de l'humanité en créant les conditions qui vont permettre à l'humanité d'accéder à Lui à travers cette différenciation, elle est donc signe vital, si nécessaire.
Parce que le peuple juif existe, il existe pour les autres, non pour lui-même mais pour que le reste des peuples sachent qu'il existe de façon absolue et permanente, une relation à Dieu, un chemin vers Dieu créateur. Cette relation vaut pour tous, même si tous ne la voient pas, ne la sentent pas, ne la comprennent pas encore.
Tous les hommes auront à voir avec l'élection, tous.
Le peuple juif est beaucoup plus qu'un peuple parmi les autres, il est le peuple à partir duquel les invariants des relations humaines sont mises en lumière.
L'alliance voulue par Dieu avec lui, n'est pas révolue, puisque le peuple demeure l'indicateur fiable de la relation de l'humanité à ce qui dans l'humanité se développe, la relation, la réciprocité des relations d'accueil et de dons. En créant cette distinction Dieu crée la possibilité de la communion et de la relation.
L'élection et la naissance du peuple juif, est donc la mise en visibilité d'une réalité invisible, une relation constitutive de l'ensemble du monde créé.
Dieu en reprenant le projet de Térah, père d'Abraham, ouvre une perspective nouvelle : il s'agit de la mise en lumière de la filiation divine comme condition d'existence du peuple et comme lieu de la transmission de la vie.

Il s'agit de la mise en lumière du lieu authentique de l'existence de l'homme qu'est l'Esprit Saint, condition de possibilité de la permanence de l'humanité. Il n'y a pas d'homme en dehors de Dieu, il n'y a pas d'homme vivant en dehors d'une relation à Dieu.
La chose est simple, il n'y a pas d'homme en dehors de Dieu. Il n'y a pas d'homme vivant en dehors d'une relation à lui.
Le peuple élu ne se réduit pas aux évènements mesurables dans l'histoire, il porte en lui par l'élection ce qu'est la mesure de l'histoire toute entière.
Par l'élection se diffuse une lumière sur tout l'acte de création, elle contient tout le dessein du salut.
Donc ce peuple est plus qu'un peuple, il est le gérant de l'action divine dans l'histoire.
Cela n'est pas les faits d'une décision humaine, mais c'est un don de Dieu à recevoir.
Il est de la responsabilité des chrétiens à de l'annoncer au monde au bénéfice du juif comme du païen.

Troisième point : La question de la mémoire, la responsabilité du chrétien,

La conclusion de ce point de la réflexion sur la conscience pour les chrétiens de la signification de ce qu'est l'élection, l'enjeu de cette responsabilité, l'enjeu d'une conscience chez les chrétiens d'un travail, prendre conscience de ce qu'est l'élection n'est pas moins que l'accès de l'humanité à la vérité de sa condition à la vérité de sa vocation divine, laissant Dieu restaurer dans l'humanité la filiation divine. Comme il le fait pour le peuple à travers Moïse, comme Dieu l'a fait pour son peuple à travers Moïse lorsque en Égypte le peuple ne se souvient plus qu'il est le fils d'Israël, et que le texte le nomme les Hébreux, c'est que après les années passées en Égypte, quand Moïse vient, le texte nous dit : les hébreux, il voit un hébreu qui se battait avec un hébreu, et l'enjeu de cette question-là c'est que ce sont pas des hébreux, mais des fils d' Israël, mais justement Moïse va voir la responsabilité de recevoir dans le buisson ardant la connaissance de la filiation authentique du peuple et de revenir vers le peuple pour lui rendre la conscience de sa filiation, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui l'envoie vers vous.
Et bien d'une certaine façon, l'élection c'est la possibilité pour l'humanité de recevoir à nouveau la conscience qui lui fait défaut de sa véritable filiation.
L'homme n'est pas le produit de l'histoire. On sait très bien d'où vient l'homme mais non, on ne le sait pas ! vous ne savez pas qu'il vient de Dieu, qu'il est l'œuvre de Dieu, participant de l'évolution dans l'histoire, il est l'œuvre de Dieu, sa véritable filiation va lui être rendue.
La responsabilité des chrétiens dans la conservation d'une mémoire vivante des tragédies de l'histoire, ou le rappel que l'inconscience des hommes est toujours une menace pour l'humanité. C'est le rappel, du coup, que l'inconscience des hommes reste une menace aujourd'hui, actuel, Il faut ici se souvenir d'une expression du père François Varillon dans la souffrance de Dieu qui rappelait que d'une tentative, il reste toujours une tentation. Ça vaut spirituellement pout tout, une tentative de faire laissera les traces d'une tentation.
Avoir voulu détruire une identité religieuse, celle du peuple juif, en l'anéantissant, c'était encore le considérer, le considérer pour l'écraser, et le considérer car son identité n'était pas neutre,
Cette tentative si douloureuse laisse vivante la tentation d'y parvenir encore, mais autrement, par le moyen moins visible mais redoutable de l'indifférence, qui est encore une manière de nier et de faire disparaitre par l'effet de l'insignifiance.
Le régime nazi a voulu réaliser par extermination les juifs, l'éviction du peuple de Dieu dans l'histoire, s'il a voulu éliminer celui qui par son nom juif est tout entier à la louange de Dieu

créateur, l'époque actuelle s'évertue à refuser d'entrer dans une juste considération de la signification du peuple juif et sa révélation : paradoxe, on défend l'identité, mais on tait la signification des choses.

De quoi parlez-vous lorsque vous en parlez ? Qu'est-ce qu'il y a derrière ? pourquoi refusez-vous aussi obstinément à ne pas vouloir ouvrir l'histoire, comprendre l'histoire, l'absence redoutable de considération pour la parole biblique, pour son contenu, m'invite à poser cette question, surtout lorsque l'époque est propice au repentance et je pose la question de la façon suivante : faut-il que , je dis vous entre guillemets, que nous, l'église de France a exprimé une repentance, le pape Jean-Paul II au moment du jubilé de l'an 2000, faut-il que vous vous accusiez de vos complicités d'hier pour vous dédouanez de ne pas élever aujourd'hui haut et fort ce qui fait la gloire d'Israël.
Je répète ma question ; ça peut être un juif qui vous pose la question, faut-il que vous vous accusiez de vos complicités d'hier pour vous dédouanez aujourd'hui de ne pas élever haut et fort ce qui fait la gloire d'Israël ?
Je peux prendre cette question pour moi-même et me dire : faut-il que nous, nous accusions de nos complicités d'hier pour nous dédouaner de ne pas élever aujourd'hui haut et fort ce qui fait la gloire d'Israël ?
On est quitte d'une injustice commise lorsqu'on s'efforce de réparer la faute, mais, il n'y a rien de réparable de manière possible devant tant de morts, mais à tout le moins de doit on pas chrétiens dire qu'ils sont morts martyrs de ce Dieu venu vers l'humanité à l'humanité pour lui révéler sa vraie grandeur.
Ne doit-on pas prendre l'honneur au peuple juif, l'humilié en portant haut ce qui nous permet aujourd'hui de croire en un Messie même s'il n'est pas aujourd'hui leur Messie.
Il me semble qu'il n'est pas assez de rendre au peuple juif une place parmi les autres peuples ou d'admettre un état parmi les autres états, la question n'est pas là, il faut encore recueillir précieusement ce qui fait sa spécificité unique, l'élection est le signe d'une bénédiction, et là où se trouve la bénédiction se trouve la vie. Le salut vient des juifs, des judéens dira Jésus.
Ce n'est donc pas seulement une égale tolérance à l'égard un peuple parmi les autres qu'il faut sauver aujourd'hui en permettant à chacun d'avoir sa place à part égale, mais c'est de dire ce dont le peuple est le signe, on ne se donne pas une preuve d'intégrité de non antisémitisme parce qu'on porte à l'égard de chacun un égal respect par une sorte d'égalitarisme neutralisant, sans relief, ce dont personnellement je m'inquiète quand on évoque les identités religieuses.
Mais c'est de dire et de proclamer ce qui signifie et qui potentiellement compte et peut réparer l'offense.
« Rends moi justice ô mon Dieu, défends ma cause contre un peuple sans foi » dit le psaume. Cette parole est encore une requête juste et actuelle. Les coupables repentis d'hier ne sont pas guéris de leur manque de foi, ils ne sont pas guéris de leur aveuglement.
Comment les consentements à l'indifférence religieuse, les silences politiques et médiatiques, éducatifs sur la portée exceptionnelle de l'histoire biblique ne sont-ils pas une entreprise d'extinction du feu rayonnant du buisson présent au milieu des peuples ?
Comment peut-on éviter les identités juives de la signification de son élection sans lui porter autrement un coup fatal ? Comment l'indifférence collective sur la signification théologique d'Israël n'est t-elle pas d'une manière livrée cette lumineuse identité à une sordide concurrence des pouvoirs terrestres ? « N'avez-vous donc pas compris, qui m'accueille

accueille celui qui m'a envoyé » dit Jésus ? Il le dit de lui-même, mais il ne peut le dire sans le dire aussi de tout son peuple.
Cela rejoint l'expression d'Édith Stein que rappelle Cécile Rastoin dans son ouvrage « Édith Stein le mystère d'Israël ». La Shoah est vraiment cet abîme de non parole, il convient donc aujourd'hui de prendre la parole, et de faire parler les identités. Il faut rendre éloquent le fait que tout juif, tout fils d'Abraham porte le fondement transcendant de l'humanité et que sa force véritable est là. Il faut rendre éloquent le fait que l'homme n'est pas plus grand lorsqu'il se sépare de Dieu, mais qu'il s'aliène alors, et avec lui toute l'humanité a de stériles rapport de forces, il faut rendre éloquent le nom, le nom pour ne pas sombrer dans l'anonymat du monde des choses qui ne pense pas.
Notre époque est muette, assourdie par du bruit, mais elle est muette de sens, et dédaigneuse de l'extraordinaire richesse qu'est l'histoire de biblique, cette histoire qui doit permettre de prendre la mesure de ce qui humanise l'homme et que en négligeant ce trésor, nous faisons courir de graves risques aux générations qui viennent, privées qu'elles sont des moyens de comprendre à quelles destinées bienheureuses tout homme est appelé.
Il faut que chacun prenne la mesure de l'extrême fragilité de l'homme lorsqu'il est livré à sa seule rationalité et qu'il se coupe de la rationalité divine du logos divin, du Verbe de Vie, de tout ce qui lui est nécessaire.
La responsabilité des chrétiens est de parler que l'humanité est inachevée tant qu'elle n'a pas conçue la plénitude de l'amour dont Dieu l'aime.
L'humanité est inachevée, elle ne sera achevée que lorsqu'elle aura conçu, et ça vaut pour chacun d'entre nous, la plénitude dont Dieu l'aime. Tant qu'elle n'a pas conçu le verbe de Dieu, la connaissance, ce verbe étant aussi la connaissance que Dieu a de lui-même, la connaissance de son projet.

Dans une tribune parue en 2018, je suggérais que pour comprendre et vaincre l'antisémitisme, il faudrait à notre époque un profond renouveau spirituel. Je redis que le peuple est, en raison de son histoire, le symbole charnel et étique de la transcendance que notre époque semble par ailleurs chercher cette transcendance. L'existence d'un peuple juif est la belle empreinte dans l'histoire de la famille humaine, d'une présence cachée, dans l'histoire de la famille humaine, mais en toute personne humaine, la conscience de Dieu et de son altérité.
Le peuple d'Israël porte la promesse que l'humanité sera guérie du malheur qui la ronge. La mort sera vaincue, non pas simplement la condition mortelle de l'homme, mais l'humanité sera guérie, de cette racine de mort qui se trouve dans le cœur d'Ésaü, qui se trouve dans le cœur de l'homme qu'il faut guérir. Il faut que l'humanité entende que Dieu a les moyens de guérir le cœur de l'homme, de la mort par laquelle les hommes s'entretuent. La question est là, il y a-t-il oui ou non dans l'humanité une ressource qui permet de guérir le cœur de l'homme et de le délivrer de la spirale homicide dans laquelle il est.
Nous pouvons comprendre que deux tentations se présentent à l'esprit, à la pensée des hommes lorsqu'il est confronté à l'identité et à la fraternité de l'histoire juive,
La première c'est de les effacer, on a évoqué de dissoudre la présence du Dieu créateur, et sauveur dans la mémoire et conscience, puisque le peuple juif est le témoin singulier de l'altérité divine, rien n'est plus radical pour affirmer la mort de Dieu que de s'en prendre à son premier témoin, à sa présence, ou encore à ce que signifie sa présence.
La seconde tentation consiste non à nier Dieu, mais à prendre sa place, en s'érigeant comme la véritable divinité. Les peuples veulent occuper la place de l'élu,

L'église catholique n'a finalement exprimé une heureuse clairvoyance que lors du concile Vatican II après des siècles de rejet de sa propre racine, c'est à l'heure où s'affirme la conscience chrétienne d'une relation de dépendance fraternelle envers le peuple juif dont son messie est membre que l'église comprend qu'elle ne peut se penser elle-même en concurrence d'Israël, sans trahir son messie
C'est à l'heure aussi que se manifeste l'erreur tragique d'une autre substitution portée cette fois par l'islam qui s'en prend dans ses membres fondamentalistes à la fois au judaïsme et au christianisme dans le monde et en France.
Ainsi donc les poussées d'antisémitismes religieux auxquels nous assistons manifestent à nos yeux un refus de la bonté et de la vérité transcendante de Dieu et de son action dans l'histoire. Mais aussi la volonté de se substituer à Dieu en supplantant son peuple.
Nous avons là les grandes questions théologiques de l'histoire,
Il y a une corrélation entre « rejet violent de la transcendance dans l'homme et le rejet de ceux qui l'incarne cette transcendance de manière indirecte.

C'est pourquoi, ce que l'on appelle « l'inaventisme » athée, qui entend ignorer l'image et l'adoption divine en chacun, cet « inaventisme » athée, qui a l'utopie de l'homme Dieu par l'effort d'une technologie prétendue sans limite essaie d'effacer dans l'homme cette transcendance, cette tentation de transformer l'homme de l'intérieur, est une autre manière de nier la pertinence de l'élection qui apporte l'élément de réponse qui vient nourrir cette volonté de louer la profondeur de ton cœur. La technique ne pourra jamais répondre à cette soif d'infini qui est en toi. Même si tu penses que tu pourras infiniment te transformer.
L'antisémitisme ne peut être vaincu que par un sursaut spirituel atteignant au plus profond des cœurs et des structures. Il s'agit de rendre à chacun des moyens intellectuels et spirituels de creuser en soi le mystère de sa propre vie et d'y découvrir la présence de Dieu.
C'est alors qu'est donnée la possibilité de travailler dans l'histoire des peuples à la construction d'une difficile fraternité par la bienveillance de celui qui les maintient tous dans l'unité et la diversité.
La présence du peuple juif parmi les nations en diaspora et en Israël, parle mieux qu'aucune autre de la promesse divine de conduire l'humanité vers la vie et de la fragilité de la réponse humaine.
La présence du peuple juif signifie à tous que la vocation de l'humanité n'est pas d'avoir peur de Dieu, mais de l'aimer, puisqu'on ne peut lui obéir vraiment qu'en l'accueillant un autre peuple comme une source de profonde bénédiction pour tous.
C'est de la capacité des nations à accueillir le peuple juif dans sa singularité, et à le bénir comme un frère que dépend la bénédiction que Dieu souhaite accorder à tous les peuples de la terre.
Redisons-le : Je bénirai ceux qui te béniront, et nous ajoutons, car ils me bénissent en toi. Je fais parler Dieu, et c'est par toi que me vient la bénédiction des peuples, de tous les peuples de la terre.
Tu as part à la bénédiction de Dieu, ma joie est en toi.

« Le peuple et la terre dans la vision de Martin Buber »

Dominique Bourel

C'est une question difficile de fixer une pensée aussi complexe dans l'esprit d'un auteur qui vécut (1878-1965) dans des temps quasi apocalyptiques, deux guerres mondiales, la Shoa et la naissance de l'Etat d'Israël. Déjà ces derniers termes impliquent une position, selon qu'on évoque une naissance ou une renaissance !

Né à Vienne, socialisé à Lemberg chez son grand père Shlomo Buber, érudit encore lu aujourd'hui pour ses éditions des midrashim, ses études le mènent Par Vienne, Berlin, Leipzig et Zurich à une thèse de doctorat sur la mystique chrétienne médiévale soutenue en 1904.

Entre temps, il est déjà une figure reconnue du sionisme : *L'Etat des Juifs* de Theodor Herzl date de 1876 et le premier congrès sioniste de Bale de 1897. Lié à Herzl, il s'en sépare idéologiquement à la recherche d'un nationalisme non chauvin humaniste et biblique. Il appartient à une génération de 'jeunes loups' qui pensent qu'il ne faut pas attendre qu'une puissance occidentale, on dit aujourd'hui coloniale, octroie un état aux juifs qui ne sont pas protégés de l'antisémitisme, ni par l'assimilation ni par les lumières. Mais avant de revenir à Sion il fallait revenir au Judaïsme et Buber fut un des hérauts de la renaissance juive. Il est aussi connu par sa redécouverte du hassidisme, partie encore vivante aujourd'hui de la mystique juive avec *L'Histoire du Rabbi Nachman* (1906) et *La Légende du Baal Shem Tov* (1907). Il confirmera son intérêt pour l'histoire des religions dans son *Anthologie des Confessions extatiques (*1909). Son grand livre de philosophie, *Je et Tu* (1923) fonde la pensée du dialogue et sa traduction de la bible, avec le philosophe Franz Rosenzweig, veut faire réentendre l'hébreu dans un allemand particulier. Outre cette traduction, il rédige des livres importants sur la Bible.

Pendant la République de Weimar (entre les deux guerres) il est le grand penseur du renouveau du judaïsme en Allemagne et en Europe. Il animera la résistance spirituelle à partir de 1933 pour aller s'installer définitivement à Jérusalem en 1938 où il enseigne à la jeune université hébraïque de Jérusalem (fondée en 1925 et qu'il avait appelé de ses vœux dès 1902). Il quitte l'Europe avec dans ses valises un Moïse, composé en même que le Moïse de Freud. L'un se rend en terre sainte et l'autre à Londres, pour y mourir. Après la seconde guerre mondiale il sera un artisan de plusieurs dialogues, avec le Christianisme, l'Allemagne et les Arabes alors que trois voyages aux USA lui assurent une célébrité quasi mondiale.

En effet, très tôt il a bien compris que si les Juifs devaient retourner sur leur terre, ils devaient aussi reconnaître un autre peuple qui y résidait depuis des siècles. La déclaration Balfour offerte par l'Angleterre 1917) attribuait aux Juifs une partie de la Palestine comme 'foyer national' leur offrant une terre qui ne leur appartenait nullement! L'assassinat de six millions de Juifs allait bien entendu considérablement changer tous les paramètres et 'impacter' toute les populations : le reste des juifs décimés, comprenant l'importance d'avoir un pays, les habitants, ne portant aucune responsabilité dans les guerres européennes et le massacre des Juifs, les pays musulmans aux alentours. Buber a beaucoup écrit sur ce sujet, animant d'abord le groupe du Brit Shalom (alliance pour la paix) à partir de 1925 pour reconnaissance et intelligence avec les arabes de la Palestine encore largement majoritaire (sauf à Jérusalem) puis avec l'Ihud (union) à partir de 1942.

Jusqu'à la fin de sa vie, il plaidera pour la justice vis à vis des arabes tant pour alléger et refuser le régime d'occupation militaire que pour défendre le droit des réfugiés. C'est la raison pour laquelle encore aujourd'hui, il est une figure reconnue mais clivante.
A Stefan Zweig qui en 1918 évoquait un rêve d'Etat juif avec la panoplie moderne il écrit le 4 février 1918 : « Je veux simplement vous dire aujourd'hui que j'ignore tout d'un 'Etat juif, avec canons, drapeaux et médailles' même sous forme de rêve. Ce qui surviendra dépend uniquement des gens qui partagent mes idées sur l'homme et l'humanité, ils doivent jouer un rôle déterminant maintenant qu'il est donné à nouveau à des hommes de fonder une communauté ».
La terre est indissociable de la communauté nouvelle qu'il appela toute sa vie de ses vœux. « Nous qui voulons écrit-il en 1920 aller en Palestine en tant que médiateurs entre l'Europe et l'Asie, nous ne pouvons pas nous présenter à l'Orient, qui s'éveille d'un rêve accablant, comme les émissaires d'un Occident qui va faire naufrage et partager avec celui-ci une méfiance bien justifiée ; nous sommes les messagers d'un nouvel Occident, élus pour aider nos frères orientaux à fonder avec leurs propres forces et en alliance avec l'Occident une véritable vie communautaire que les effendis d'Orient et d'Occident ont réussi à les empêcher jusqu'ici de souhaiter véritablement ». Au Congrès sioniste de Karlsbad de 1921 il explicite sa position : « Le Judaïsme n'est pas une nation tout simplement. Il est une nation, mais il est davantage, car il possède en plus un lien qui lui est bien particulier avec une structure religieuse ».
Les statuts du Brit Shalom (1926) sont clairs : « L'objet de 'association est de parvenir à la compréhension entre les Juifs et les Arabes, d'organiser leurs relations mutuelles en Palestine sur la base d'une absolue égalité politique entre les deux peuples culturellement autonomes, et de déterminer le cadre de leur coopération pour le développement du pays ».
On sait que très rapidement les fronts vont se durcir considérablement avec le cycle de la peur et de la violence les arabes refusant la déclaration Balfour et les Juifs affirmant leur besoin de renouer avec leur terre, minuscule, et de lutter contre l'antisémitisme. En 1929, où la région va s'embraser, il proclame : « Nous sommes d'avis qu'on ne peut rendre compte ni de ce peuple, ni de cette terre, ni du rapport entre ce peuple et cette terre avec les formulations générales du nationalisme, mais qu'ici existe quelque chose d'unique, de singulier, d'incomparable qu'on ne peut réduire à ces formules ». Buber chercha toute sa vie, sur cette terre de Palestine/Israël à établir une relation saine, exigeante, solidaire. Dans cette même année 1929 il avoue : « L'Islam incarne une réalité beaucoup plus importante que nous ne voulons bien habituellement le reconnaître. C'est un devoir que d'apprendre à connaître cette réalité ». Aujourd'hui à peine plus de 5% des israéliens qui lisent et comprennent l'arabe ! Après les émeutes du Mur des Lamentations de 1929 il reconnaît : » Nous sommes arrivés à vivre en Palestine, pour l'essentiel, non pas avec les Arabes mais à côté d'eux ». Et même de belles âmes comme Gandhi, sur lequel Buber avait écrit, n'ont jamais compris vraiment les enjeux de cette région. Sa lettre au Mahatma (1938) qui prônait la non-violence devant la Gestapo et les SS est très ferme : « Ce qui est essentiel pour nous, ce n'est pas la promesse d'un pays, mais la revendication dont la satisfaction est liée au pays, à l'existence d'une communauté juive libre dans ce pays ». Etant un penseur religieux il ajoute : « La victoire e peut venir que de gens vivant au sein d'une communauté qui se met à accomplir la volonté de Dieu ». En pleine Shoa alors que le Brit Shalom s'est dissout, le Ihud en reprend les grands axes et les aspirations : élaborer en Palestine une forme de gouvernement sur la base de droits politiques égaux pour les deux peuples ». Rapidement l'idée d'un état binational prôné par Buber et ses amis ne rencontra qu'un mépris poli des Realpolitiker taxant d' idéaliste toute recherche d'entente commune. Les différentes émigrations, l'exil (dans le meilleur des cas)

et le sauve-qui-peut des Juifs arrivés en Palestine modifièrent complètement les données du problème qui devint une tragédie qui répondait à une autre tragédie. Tout le monde à l'époque, ou presque, accordait à un peuple décimé, un havre de paix. Ce ne seront ensuite qu'une série de guerres, puis d'attentats dans lequel Buber et ses amis étaient d'autant plus seuls que très peu d'arabes (musulmans et chrétiens) partageaient son soucié d'égalité.
Pour un dialogue il faut être deux.
Il est mort avant la guerre des six jours mais depuis 1948 il resta une voix singulière et véhémente pour plus de justice et de charité, et même d'intelligence, devant un problème qui devenait de plus en plus insoluble. En 1948 il évoquait deux sortes de sionisme dont l'un profane le nom de Sion. « Il n'est plus rien d'autre qu'un de ces mouvements nationalistes grossiers qui fleurissent à notre époque, pour qui l'autorité suprême est l'intérêt – supposé !- de la nation ». Il ne manquera aucun dialogue, même rugueux, avec David Ben Gourion, qui le respectait beaucoup.
En 1953 il protesta officiellement contre la confiscation des terres arabes.
Puis en 1956 ce qui l'amena à demander la suppression de l'administration militaire en 1958.
Dans ses lettres, ses revues – avec une version en arabe – et ses discours, Buber se dressa contre la mainmise d'une des deux communautés sur une terre sacrée pour trois religions.
Certes tous ces textes ont aujourd'hui un écho étrange, décalé, à moins qu'au milieu de ce chaos revienne la volonté d'écouter l'Autre sur cette même terre, de ne pas tolérer les ingérences d'où qu'elles viennent.

« La notion d'antisémitisme à partir d'Abraham »

Guy Bénarousse

Guide spirituel à Bussy St Georges, il promeut la paix et le vivre ensemble sur "l'Esplanade des religions" à Bussy St Georges. Il en est d'ailleurs un des instigateurs. Défenseur de la laïcité et du dialogue interreligieux. Consultant pour l'Association Française des Victimes du Terrorisme. Il intervient auprès des instances internationales ONU, Commission Européenne. Il intervient en milieu ouvert et fermé pour présenter son parcours de vie.

Avec frère Louis-Marie Coudray nous nous sommes rencontrés plusieurs fois à Paris au siège de la convention des Evêques de France et à Abu Gosh en Israël. Il m'a demandé si je pouvais participer à cette conférence sur « Un Peuple, une Terre, Antisémitisme et Antisionisme ».

Être antisémite, être raciste, être antisioniste ? Qu'est-ce que cela veut dire ?
Pour parler de cela, nous allons remonter dans la genèse, c'est à dire dans la Torah :
Le 1er des Hébreux est appelé le Père des croyants pour toutes les religions.
Pourquoi ?
Abraham vivait dans une société complètement organisée, avec des villes, des seigneurs, une armée, des paysans, des commerçants, des riches, des pauvres, etc… Parmi ces sociétés organisées, il y a la Chaldée, la Babylonie, l'Égypte et finalement les 70 nations.
Abraham apparait en 1948 après la création du monde (la Genèse).
Les 2 premiers millénaires de cette période sont un véritable chaos.
On raconte que le père d'Abraham, Terah vendait des statues.
Dieu dit à Abraham : *« Quitte cette terre, vas là où tu crois que tu dois aller », c'est-à-dire retourne à ta source, c'est là que tu me trouveras. »*
Il va quitter et abandonner le monde dans lequel il vit. Abraham part, il va passer le fleuve c'est pourquoi on dit de lui qu'il est "Ivri", "celui qui passe".
Lui seul va entretenir un dialogue avec cet Être Suprême que l'on appelle Dieu. Si nous étions capables de cette discussion avec Dieu, serions-nous comme Abraham ?
À partir du moment où Abraham reconnait un Dieu unique, ses problèmes vont commencer et il va avoir 10 épreuves, dont la plus connue est la ligature d'Isaac.

Essayons de comprendre comment résonne un raciste :
Le raciste va créer son tableur de l'humanité. Il va y insérer des sous- catégories (hommes blancs, blonds, aux yeux bleus, noirs, jaunes, verts, des races et autres …) jusqu'à arriver à des catégories qu'il considère comme "rien".

Essayons de comprendre comment résonne un antisémite:
L'antisémite remet en cause ce qu'il n'a pas (la révélation ou bénédiction). Il estime que lui aussi aurait dû l'avoir et de ce fait, ne se sent pas comme les autres et cela lui pose beaucoup de problèmes.

Pourquoi aurait-il eu cette révélation et pas moi ?
La Torah nous enseigne qu'avant sa circoncision, Abraham est un Hébreu et après cet acte il devient le premier juif.
Les matriarches du judaïsme ont un dénominateur commun, elles sont toutes stériles, toutes ont des problèmes à enfanter, toutes ont le désir d'avoir des enfants. Sarah n'arrivant pas à enfanter Abraham va se rapprocher de sa servante Agar avec qui il aura un fils : Ismaël.

Bien des années après, des anges vont venir parler à Sarah en lui disant qu'elle enfantera. Elle se met à rire et ils lui dirent "tu l'appelleras Isaac, parce que tu as ri".

Revenons à notre histoire : ensuite c'est la naissance d'Ismaël et d'Isaac. Entre Isaac et Ismaël les relations ne fonctionnent pas, l'entente n'est pas cordiale au début, mais il va se passer un miracle: à la mort d'Abraham ils vont se retrouver et cela est un grand message de paix. Ils sont capables de pleurer leur père ensemble. Ils ont eu ce pouvoir de s'asseoir ensemble et de discuter de ce qui les opposait. Ce qui prouve que les Juifs et les musulmans se parlent et se sont toujours parlé. Ils vont certes se séparer mais l'essentiel est fait.

Isaac aura des jumeaux avec Rébecca : Jacob et Esaü.
Avec Jacob, il y a un nouveau problème : l'un reçoit une bénédiction et pas son frère Esaü, ce qui va engendrer une haine pour l'autre qui va être terrible. Esaü est le premier dans l'histoire de la Bible à vouloir complètement anéantir son frère mais pas directement. Il va chercher des soldats et des mercenaires. Parce qu'Esaü ne peut pas dire à son père qu'il a tué son frère. En revanche, s'il lui dit que des soldats fous de rage ont tué son frère, qu'il était là 1 contre 100 à ne pouvoir rien faire, c'est mieux. Esaü reproche de ne pas avoir reçu une bénédiction, de ne pas avoir reçu ce que l'autre a reçu. Et l'antisémitisme fonctionne comme cela. L'antisémite remet toujours en cause ce qu'il n'a pas.

Après arrive Joseph au milieu de ses frères. Ses frères ont un but, c'est de le tuer. Ils le jettent dans le puits, le vendent ensuite en esclave comme rien du tout, comme moins qu'un homme. Joseph esclave, continue d'être ce qu'il est, c'est-à-dire un homme avec une vision différente des autres, il voit la grandeur de Dieu partout. Tout le rapport à l'autre et enseigné par ce personnage. Voilà pourquoi il va pouvoir faire la paix avec ses frères. Il vient casser cette forme d'antisémitisme.

Après Joseph, Moïse.
Elevé à la cour de Pharaon, Prince d'Egypte pendant 40 ans puis pendant 40 ans dans le pays de Madian, chez Jethro et puis 40 ans avec le peuple qu'il a fait sortir d'Egypte. Moïse a donc une vie saccadée. La Torah nous enseigne que Moïse est le plus grand des prophètes. Il est le seul à s'être toujours battu comme Abraham pour son peuple, il s'est toujours opposé pour le bien de son peuple. Il va au-devant des autres et c'est ce qu'a fait Abraham en recevant les 3 hommes qui étaient des anges. Moïse reçoit la Torah sur le Mont Sinaï.

Pour l'antisémite, c'est un cauchemar. Pourquoi eux ont reçu la Torah et pas moi? Pourquoi le Sinaï et pas une autre montagne ? Cette révélation aurait dû être proclamée sur l'Everest, le Mont-Blanc, le Kilimandjaro…. Le Sinaï est la plus petite des montagnes du désert. Elle représente l'humilité et nous invite à réfléchir sur notre responsabilité. Le don de la Torah n'a pas été fait à une personne mais à l'ensemble du peuple d'Israël. Ils ont accepté cette Torah avec ses commandements. Cette Torah est acceptée et enseignée de générations en générations. Nous avons là une obligation d'apprendre, de comprendre et de transmettre. Pour de très nombreuses civilisations le savoir était réservé à une élite comme en France jusqu'en 1905.

Après Moïse, beaucoup de peuples vont remettre en cause l'existence du peuple juif, de ces hébreux devenus des fils d'Israël, le peuple de la Torah. Parmi les lois les plus connues, il y a les 10 Commandements, avec le respect d'un repos hebdomadaire (le shabbat), l'interdiction de l'esclavage et la remise en cause de la propriété foncière tous les 49 ans. Aujourd'hui en 2019, ces commandements sont pour beaucoup une entrave au développement de tous ceux qui rêvent d'avoir des sociétés asservies.

Les guerres se succèdent : Balak, Amelek, les Perses, les Grecs, les Romains, l'arrivée du Christianisme (pas dans le sens noble, mais dans le sens moyenâgeux) qui, pour exister a créé un déicide. L'avènement de l'Islam et des autres religions ont permis à certaines d'utiliser leur religion et leurs croyances dans le seul but de l'élimination du peuple juif.
Que ce soit avec Moïse, Jésus ou Mahomet, ces êtres avaient un dénominateur commun, une spiritualité et une compréhension que nous sommes incapables d'avoir.

Trois grandes religions non pas pour s'opposer mais trois chemins distincts pour se rejoindre à un moment. Malheureusement les hommes en ont fait n'importe quoi parce que l'homme est capable du pire et du meilleur. Il est capable de faire ce qu'il veut et va créer ces différences, soit sous forme d'antisémitisme soit sous forme de racisme : soit il n'a pas, soit il se considère différent et au-dessus des autres. Tout cela est allé jusqu'à ne pas reconnaitre l'existence des juifs. Ne pas reconnaitre l'existence des juifs rejoint une résolution de l'ONU qui disait que les juifs n'avaient pas de rapport avec Israël et Jérusalem.
Les pays qui ont voté cela crachent sur le judaïsme, sur le Christianisme et sur l'Islam. Les signataires et instigateurs qui sont à l'origine de cela insultent leur propre religion d'État. Au départ, la source de ces religions c'est une histoire juive car c'est de là que tout part. Cette terre n'appartient ni aux Juifs ni aux Israéliens ni aux Palestiniens ni à personne, elle n'appartient qu'à Dieu.
C'est Dieu qui nous donne cette terre et qui nous dit :
"Va sur cette terre car c'est là que je réside et c'est là que vous résiderez, me servirez en observant mes commandements comme je l'ai promis à Abraham, Isaac et Jacob et bien entendu à Moise ». Et moi en tant homme je ne suis que le dépositaire de cette terre. Tout le livre de la Torah nous l'explique bien.

Tout à l'heure, je vous ai dit qu'Abraham après sa circoncision était le premier juif. Je voudrais vous faire partager deux enseignements de mes maîtres : *qu'est-ce un Juif et quelle est sa responsabilité.*
Lorsque le peuple des hébreux va être esclave en Égypte, seule la tribu de Lévi n'est pas asservie. La tribu de Lévi est une tribu de prêtres et que fait un prêtre si ce n'est de prier et de s'interroger sur le monde? Ces hébreux sortent d'Egypte et deviennent des Bnés Israël (Fils d'Israël); 40 jours après la sortie d'Egypte, ils reçoivent la Torah. C'est le seul peuple de l'histoire antique qui reconnait Un Dieu Unique et la loi au travers de sa liberté (voir le livre de l'Exode) c'est-à-dire d'être des prêtres. Ce concept est totalement révolutionnaire. Le prêtre a pour vocation de prier et de s'interroger sur le monde. Il en est acteur, mais à l'écart de ces perversités.
La deuxième réflexion que mes maîtres m'ont enseignée :
Le jour où tu ne seras plus capable de voir tes pieds, le jour où tu auras un orgueil tellement démesuré, tu penseras que tu existes que grâce à toi, tu te diras que tu es très grand et très

fort. Tu auras oublié qu'au -dessus de toi il y a la spiritualité et tu seras persuadé qu'en dessous de toi il n'y a rien du tout, ce jour-là tu auras tout perdu.
Cela nous laisse matière à réfléchir!
C'est pour cela que je me bats depuis des années contre le racisme et l'antisémitisme qui sont souvent les mêmes mais qui n'ont pas toujours le même mode de pensée. Alors si nous arrivons à expliquer cela au raciste et à l'antisémite, nous arriverons à faire avancer le monde car le racisme et l'antisémitisme sont la honte de l'humanité.

« Sionisme: le mot et la chose, quelques repères historiques »

Philippe Boukara

Il est effectivement intéressant de pouvoir parler, comme on dit dans les Psaumes « c'est bien de pouvoir être assis entre amis », en l'occurrence d'aborder des sujets sensibles, en conscience, des sujets qui, dans l'espace public, sont difficiles à aborder notamment. Donc, on m'a demandé de parler du sionisme, de son histoire et de poser des repères historiques et, c'est ce que je vais faire plutôt que d'aborder l'antisémitisme en général qui est un très vaste sujet.

Justement je voudrais commencer, si vous le voulez, par une question sémantique :

Le mot sionisme est apparu dans la langue allemande en 1890, en tant que substantif, il était apparu en 1888 en tant qu'adjectif : zionistische, Zionismus. Donc le mot apparaît entre 88 et 90 du XIXème siècle.

Il se trouve que, une dizaine d'années auparavant, en 1879, était apparu le mot « antisémitisme » dans la langue allemande « Antisemitismus », donc il y a un lien : ce n'est pas par hasard que les sociétés humaines produisent des mots nouveaux pour désigner des phénomènes nouveaux.

Je pense que l'idéologie sioniste et le mouvement sioniste sont apparus dans une conjoncture bien précise et, en plus, dans une géographie bien précise, en Europe germanophone : du côté de l'Allemagne, de l'Autriche, ils sont apparus pour répondre à une forme nouvelle de la judéophobie. La sémantique a son importance.

Donc, dans les années 1880, est apparue une forme nouvelle d'agression contre les juifs qu'on a appelée « antisémitisme », c'est-à-dire des juifs non plus en tant que confession religieuse mais en tant que « race » avec tous les guillemets qu'on peut mettre au mot race. Et c'est en réponse à cette nouvelle forme d'agression qu'est née une nouvelle forme de pensée et d'action chez une partie des juifs puisque, bien entendu, aussi bien à l'époque qu'aujourd'hui, il n'y a pas eu la totalité des juifs qui ont adhéré à cette idée, ça va de soi, mais une partie des juifs est allée chercher du côté de ce qu'ils ont appelé « sionisme », une réponse ou une tentative de réponse à cette nouvelle forme d'agression.

Je vais donc essayer, si vous voulez, dans le format qui m'est attribué, et qui est inférieur à 1 heure, d'aborder un certain nombre de grands thèmes qui mériteraient chacun, d'être longuement approfondis :

Premier thème que je voudrais aborder : quelle est la nature du lien entre le peuple juif et le pays d'Israël ?

Là encore, les mots ont une importance :

- Quand j'emploie le mot « peuple juif » et que je suis dans un cadre de laïcs de la société française républicaine, c'est un terme que je dois justifier ;
- Quand je suis, ici, parmi les chrétiens, il est plus facile d'employer une expression comme « peuple juif », tout le monde comprend du premier coup de quoi je parle et il est clair qu'il ne s'agit pas d'un concept scientifique.

Un peuple, ce n'est pas quelque chose que l'on peut définir scientifiquement avec des critères absolument rigoureux, c'est quelque chose d'intuitif. Ce qui constitue un peuple c'est, selon,

la formule d'Ernest Renan, *« le plébiscite que font un grand nombre de gens qui, au même moment, éprouvent un sentiment d'appartenance à un même ensemble »*. C'est ça, un peuple, c'est quand un grand nombre d'individus, à un moment donné, éprouvent le sentiment subjectif de former une collectivité, eh bien, ce sentiment subjectif devient une réalité objective. Donc, c'est en cela qu'on peut parler d'un peuple juif.

Quelle est la nature du lien entre ce peuple juif et le pays d'Israël ? Là encore, j'emploie le mot « pays d'Israël » parce que, quand on emploie le mot « Palestine », on emploie le mot que les Romains ont utilisé au IIème siècle de l'ère chrétienne pour déjudaïser le pays, donc ce n'est pas anodin d'employer le mot « Palestine ».
Si on dit « le pays d'Israël », que l'on peut dire en hébreu *eretz Israël*, mais *eretz Israël* n'a aucune connotation politique, ni idéologique ; *Eretz Israël* ce n'est pas un programme électoral israélien. *Eretz Israël,* ça voulait dire simplement « le pays d'Israël », et d'où vient ce nom ? Il vient tout simplement du personnage de Jacob dans la Bible, il n'y a pas besoin de chercher des explications très sophistiquées : le pays d'Israël, c'est le pays où Jacob a vécu et où la maison de Jacob a vécu, c'est-à-dire sa descendance à travers les 12 tribus.

Donc, la nature du lien, elle est complexe, c'est pour ça que ça ne se prête pas à des simplifications, ça ne se prête pas à des interprétations univoques, ni dans le sens de l'adhésion au sionisme, ni dans le sens de la réfutation du sionisme. La nature de ce lien est complexe parce que, à toutes les époques de l'Histoire juive, il y a eu cette bipolarité dans le peuple juif entre l'ancrage dans le pays d'Israël mais aussi la possibilité de vivre le judaïsme en dehors du pays d'Israël. Et donc, on ne peut pas simplifier les choses en disant que le destin juif se joue uniquement en pays d'Israël et par une présence physique dans le pays, et qu'en même temps si on veut retirer ça de l'identité juive, on est dans une sorte de mensonge par rapport aux faits, on trahit la réalité des faits.
J'ai essayé de rentrer un tout petit peu dans l'analyse de la complexité des rapports entre le peuple juif et ce pays-là, je dirais simplement - enfin évidemment il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet – mais je dirais simplement en m'exprimant plutôt comme un historien, non pas comme un commentateur religieux, je dirais que, déjà dans l'Antiquité, les rabbins se sont posés la question de l'attitude que les juifs devaient avoir par rapport à l'autorité politique qui leur est imposée de l'extérieur par une puissance dominant le pays d'Israël.
Quand le pays était sous souveraineté juive, les choses étaient relativement simples. On avait le pouvoir des rois d'Israël ou des rois de Judée, et l'on avait les prophètes et les prêtres qui avaient chacun leur fonction ; il y avait une articulation qu'on peut comprendre assez facilement. Par contre, dès lors que le pays était dominé par des puissances étrangères - la question s'est posée très tôt, très tôt c'est-à-dire depuis l'épisode des Babyloniens au VIème siècle avant l'ère chrétienne – la question s'est posée de l'attitude que les juifs devaient avoir par rapport à cette autorité politique étrangère. Et la réponse que les rabbins ont élaborée déjà à l'époque – donc il y a une vraie continuité de ce point de vue-là – c'est qu'il fallait se soumettre à l'autorité étrangère, il fallait accepter que la loi du royaume soit la loi « citation » en araméen c'est-à-dire donc que la puissance étrangère qui occupe le pays dicte sa loi sur le plan politique.
Il était entendu en même temps que, à côté de cette soumission à l'autorité politique étrangère, il fallait essayer d'obtenir le consentement de cet occupant étranger à ce que les juifs vivent selon leur propre loi religieuse dans le rapport personnel entre juifs ; et, ce qui est très intéressant c'est que les souverains étrangers l'ont accepté dans l'Antiquité, aussi bien en

Judée lorsqu'il y a eu l'occupation du pays par des puissances étrangères que par la suite, donc, dans la dispersion : les royaumes païens, les royaumes chrétiens et les royaumes musulmans ont accepté que les juifs vivent selon leur propre loi religieuse dans le rapport interpersonnel entre juifs dès lors que l'autorité politique des rois n'était pas remise en cause. Et concrètement cette allégeance à l'autorité politique des rois se traduisait par le paiement des impôts. Et c'est ce que dit Jésus dans la fameuse formule « il faut rendre à » - c'est dans les Evangiles,– dans la fameuse formule sur ce qu'il faut rendre à Jésus et sur ce qu'il faut rendre au roi, c'est ce paiement de l'impôt qui symbolise l'allégeance à l'autorité politique.
Donc, il y a eu cette bipolarité qui s'est installée très tôt entre les juifs vivant dans le pays, même sous domination étrangère, et les juifs vivant à l'extérieur. La grande mutation, je crois, qualitative, c'est à partir de quand les juifs dans le pays sont devenus minoritaires – parce qu'on peut très bien être majoritaire dans le pays tout en étant soumis à une domination étrangère, ça n'est pas contradictoire – et donc il y a un moment où les juifs deviennent minoritaires dans le pays, et ce qui veut dire qu'ils deviennent minoritaires partout dans le monde. En diaspora, par définition, les juifs sont minoritaires, ils ne peuvent être que minoritaires. Dans le pays d'Israël, il y a eu une époque où ils étaient majoritaires et depuis 1948 ils sont redevenus majoritaires dans ce territoire particulier qu'est le pays d'Israël.

Je vais en arriver à aborder la notion de diaspora, et je crois que c'est un peu ironique mais il faut comprendre la diaspora pour comprendre le lien avec le pays d'Israël.

Pour comprendre le lien avec ce qui n'est pas la diaspora… c'est-à-dire que, d'abord, il y a une erreur très couramment répandue qui consiste à penser que la diaspora commence avec la destruction du second Temple par les Romains.

C'est une idée tellement reçue que, quand on demande spontanément à une personne instruite, cultivée, quand commence la diaspora juive, tout le monde répond spontanément « en 70 de l'ère chrétienne, avec la destruction du second Temple », alors que c'est la destruction du premier Temple qui marque l'émergence de la diaspora, et cette diaspora est déjà majoritaire parmi les juifs au temps de Jésus. C'est important d'avoir ces repères-là en tête. Le départ volontaire des juifs en diaspora s'est déjà organisé avant que Jésus lui-même soit né.. Je ne parle même pas de la question de sa non-reconnaissance comme Messie et de la destruction du Temple - tout ça c'est une séquence historique qui est postérieure à l'émergence de la diaspora juive qui est déjà majoritaire parmi les juifs.

Si on croit que la diaspora est consécutive à la destruction du second Temple, ça veut dire qu'on véhicule sans s'en rendre compte une interprétation de l'Histoire dans laquelle l'Empire romain aurait été le bras de Dieu pour punir les juifs d'avoir refusé Jésus comme Messie. Evidemment, c'est une interprétation inconsciente mais c'est une interprétation qui a simplement pour elle l'argument de la chronologie. Or, il n'y a aucun rapport de cause à effet entre le refus des juifs de reconnaître Jésus comme Messie et le développement de la diaspora juive, qui est antérieur même à la vie de Jésus.
Dans cette diaspora très ancienne s'est posée la question, très tôt, de son lien à distance de l'extérieur avec le pays d'Israël. Et c'est là qu'on en arrive au sionisme, à la question du sionisme, même si le mot est de la fin du XIX^{ème} siècle, ça renvoie forcément à la question du lien avec le pays qui, elle, est très ancienne. Ce que j'essaie d'expliquer dans les cours d'histoire juive c'est que, la réponse que les rabbins ont trouvée à cette question du lien entre la diaspora et le pays d'Israël, déjà dans l'Antiquité, tourne autour d'un mandat que les juifs de la diaspora ont confié au petit noyau juif qui, lui, n'a jamais quitté le pays d'Israël.

Là encore, c'est une information historique importante : il n'y a jamais eu éradication complète de la présence des juifs dans le pays d'Israël, il y a toujours eu un noyau de population juive dans les quatre villes, notamment, qui ont une valeur religieuse particulière, qui sont : Jérusalem, Hébron, évidemment, le caveau des Patriarches, et puis en Galilée, Safed et Tibériade, c'est-à-dire la Galilée où le Talmud à commencer à s'élaborer avant que Babylone ne prenne le relais.
Donc, dans ces quatre villes au moins, il y a toujours eu une présence juive, elle n'est jamais éradiquée et cette petite population juive que l'on a baptisée le « Yishouv » - c'est le terme habituel pour parler d'eux, le « Yishouv » - yishouv qui est la même racine que le mot « yieshiva » qui veut dire le fait d'être assis quelque part ou d'être installé en l'occurrence dans le pays – le yishouv a fonctionné pendant tous les siècles de la diaspora comme une sorte de mandataire de la diaspora juive. Vous êtes suffisamment avertis des choses juives dans cette salle pour savoir que le judaïsme repose d'abord sur des commandements pratiques au nombre de 613 et qu'une partie de ces 613 commandements ne peut pas être accomplie en dehors du pays d'Israël.

Donc, il y a quelque chose de dramatique ; comment est-ce qu'on fait quand on est juif vivant en dehors du pays et que l'on veut s'acquitter des commandements ? Comment fait-on pour s'acquitter de ces commandements-là ?
Il y a notamment les commandements qui étaient liés au Temple, par définition on ne peut plus les accomplir quand le Temple n'est plus là mais le simple fait de résider dans le pays est un des commandements et les rabbins nous disent bien que ce commandement-là est le plus important de tous les commandements et qu'il vaut autant que tous les autres commandements. Alors, souvent on peut plaisanter sur le fait qu'ils disent la même chose sur le commandement de l'étude de la Torah qui vaut autant que tous les autres commandements - alors que ça ne peut pas faire trois moitiés, - mais ça veut dire, quand même le message : c'est que c'est très important d'habiter dans le pays, c'est un commandement fondamental : comment fait-on pour s'en acquitter si on reste à l'extérieur ?
Et la réponse, donc, élaborée par les rabbins a été de mandater le Yishouv pour accomplir, au nom des lieux de diaspora, ce que, eux, ne peuvent pas accomplir de l'extérieur, directement. Pour qu'ils puissent être disponibles pour l'accomplissement de ces commandements, eh bien, on va leur procurer des ressources matérielles, c'est-à-dire que vous avez un système très sophistiqué de circulation de rabbins itinérants qui s'est mis en place dès l'Antiquité, où les rabbins du pays d'Israël allaient rendre visite systématiquement aux communautés juives de diaspora et prélevaient sur elles un impôt volontaire qui permettait la subsistance du Yishouv, et grâce à ce système, le Yishouv pouvait s'adonner et à la prière et à l'étude, et cette prière et cette étude avaient une valeur supérieure, à celle de toute prière et de toute étude que l'on pouvait faire dans la diaspora.
Et ce système a fonctionné – alors, je ne vais pas le développer ici – mais pratiquement jusqu'à notre époque, c'est-à-dire que encore au XX^{ème} siècle il y avait des rabbins itinérants qui allaient visiter des communautés juives. Et le mouvement sioniste s'est appuyé sur cette expérience très ancienne, cette expérience séculaire, du lien humain passant à travers la rencontre entre les lieux de diaspora et ces émissaires venus du pays d'Israël.
Je ne développe pas l'analyse de cette expérience mais c'est une expérience fondamentale.

Il y a deux autres aspects que je pourrais mettre en avant, de l'expérience du mot diaspora qui explique que le lien n'était pas rompu totalement avec le pays d'Israël.

Premier aspect que je vais mettre en avant : c'est la perpétuation du lien avec la langue hébraïque. C'est-à-dire que le lien avec la langue hébraïque n'est pas simplement le lien de la prière et de l'étude comme on le dit souvent - il est clair que l'on a continué à prier en hébreu et à étudier en hébreu et également en araméen – mais il faut ajouter que les langues juives élaborées par les juifs en diaspora ne peuvent se comprendre que parce que ce sont des langues liées avec l'hébreu et avec l'araméen. Le fait que les juifs ashkénazes aient inventé le yiddish pour communiquer entre eux, que les juifs séfarades aient inventé à la fois le judéo-espagnol et le judéo-arabe pour communiquer entre eux, ça veut dire qu'ils ont fait le choix à travers tous les siècles de la diaspora de s'exprimer dans des langues qui n'étaient pas étrangères à l'hébreu. Ce sont des langues qui s'écrivaient avec l'alphabet hébraïque et des langues qui comportaient un vocabulaire de plusieurs milliers de mots hébraïques, donc, la renaissance de l'hébreu, langue de communication usuelle liée avec le mouvement sioniste contemporain, ça n'est pas parti de rien, c'est parti d'un terrain qui est le lien maintenu vivant avec la langue hébraïque. On n'aurait jamais pu faire renaître l'hébreu comme on l'a fait à partir de la fin du XIX^{ème} siècle s'il n'y avait pas eu ce lien vivant indirect avec l'hébreu : parce que, quelqu'un qui est un locuteur du yiddish, souvent sans le savoir, utilise des milliers de mots hébreux dans la conversation, et écrit avec le même alphabet que l'hébreu. Donc, ça c'est une autre clé pour comprendre le lien ininterrompu.

Et la troisième clé que je vous propose, c'est que, je vous ai dit tout à l'heure que *les rois aussi bien païens, que chrétiens, que musulmans, avaient accepté de tolérer que les juifs s'administrent entre eux selon leur propre loi religieuse*, dans la vie quotidienne, ça veut dire qu'à l'intérieur de la sphère de la communauté juive en diaspora, il y avait une autonomie administrative qui avait habitué les juifs à s'administrer eux-mêmes dans beaucoup de domaines de leur vie sociale. Alors évidemment, ils n'avaient jamais d'armée, ils n'avaient jamais de police, ils n'avaient jamais d'administration, d'institutions administratives équivalentes à celles d'un Etat.
Mais ils avaient une administration de leurs œuvres sociales, de leurs œuvres culturelles, éducatives, tout ce qui fait qu'une société humaine peut fonctionner avec un certain souci de justice sociale, d'entraide, toutes ces institutions à l'échelle de ces micro-institutions qui faisaient administrer la vie quotidienne des juifs en diaspora, en fait c'était une sorte d'exercice, en petit, d'une petite souveraineté qui permettait de ne pas perdre la mémoire de la grande souveraineté que les juifs avaient connue jadis quand ils avaient un royaume indépendant autour de Jérusalem. C'est-à-dire qu'il y a une sorte de mémoire du royaume d'Israël, du royaume de Judée, dans l'administration autonome des communautés juives en diaspora, et là encore, on ne peut pas comprendre le mouvement sioniste contemporain si on ne comprend pas ce sens de l'administration, ce sens de l'exercice de la gestion qui ne s'est jamais perdu dans les communautés juives. Et, en gros, les états toléraient que les juifs s'administrent eux-mêmes, ça ne leur posait pas de problème. Ça a commencé à poser un problème justement avec nos états occidentaux les plus modernes qui, eux, n'aimaient pas beaucoup ces corps intermédiaires. Donc, dans le cas de la France justement, il y a eu une sorte de dilution de cette administration interne. Mais quand vous prenez les grandes communautés juives de l'Europe centrale et orientale, elles ont connu jusqu'à une période très récente cette autonomie administrative qui est une sorte de souveraineté en petit c'est-à-dire qu'à l'intérieur de la communauté juive en Pologne ou au Maroc, on avait un lien avec la Jérusalem d'antan qui était très palpable ; ce n'était pas simplement un lien autour des

textes et des prières dans une série de symboles et de messages que l'on véhicule dans la pratique religieuse, mais c'était un lien, une nostalgie d'une époque révolue et évidemment l'attente de l'époque messianique qui permettra la restauration de cette époque révolue. C'est une époque qui est révolue mais pas définitivement. On attend que les « choses » messianiques permettent cette restauration.

Donc, si on accepte cette analyse de la diaspora juive, on comprend mieux que le mouvement sioniste ne s'est pas appuyé sur une sorte de prétention abusive d'occidentaux colonialistes voulant faire irruption au Proche-Orient pour le coloniser mais on a, au contraire, me semble-t-il, *une sorte de modernisation de la forme d'une relation qui était déjà là inscrite dans la longue durée historique.* Ça c'est un point qui me semble fondamental, dans les polémiques d'aujourd'hui, dans les controverses d'aujourd'hui : présenter les juifs comme des intrus dans le pays d'Israël me paraît une absurdité sur le plan historique.
Tout à l'heure, il a été fait allusion à ces propagandes d'aujourd'hui qui veulent nier le lien des juifs avec Jérusalem, par exemple, qui veulent parler de Jérusalem comme d'une ville qui serait uniquement musulmane. Il y a quelque chose d'absurde là-dedans. Mais, plus profondément que ça, présenter les juifs comme étant en quelque sorte des envahisseurs qui débarquent dans ce pays, de manière aussi artificielle que les colonisateurs européens en Afrique, en Afrique subsaharienne, il y a quelque chose d'absurde dans une telle présentation des événements historiques.
Quand je dis ça, je ne suis pas en train de nier la légitimité des liens que d'autres peuples, d'autres populations peuvent avoir avec le même territoire, ça va de soi, mais il ne faut pas sous prétexte de reconnaître une légitimité, nier une autre légitimité.
Ça, c'était la première partie, si vous voulez, de ce que je voulais vous proposer, comme approche de l'histoire du sionisme.

Une autre approche qui me paraît intéressante, c'est de montrer que le sionisme ne commence pas exactement en 1897, comme on a l'habitude souvent de le dire, avec le congrès sioniste de Bâle organisé par Theodor Herzl.
Ce congrès de Bâle est à la fois le point de départ d'une structure qu'on appelle l'organisation sioniste qui effectivement a joué un rôle très important dans la naissance de l'Etat d'Israël mais avant ce congrès de Bâle, il y a déjà toute une histoire qui parcourt tout le XIX^{ème} siècle, il y a des précurseurs de toutes sortes, il y a des groupements organisés, au fond, qui se mettent en place dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.
Donc, il y a une longue préhistoire avant le congrès de 1897, là encore, il ne s'agit pas de quelque chose qui fait irruption brutalement avec ce journaliste autrichien, qui ne connaît pas grand-chose du judaïsme, qui s'appelle Theodor Herzl. Ce journaliste a joué un certain rôle à un moment précis parce qu'il y avait déjà une longue histoire auparavant qui avait commencé à produire des effets, et, lui, représente une étape dans cette longue maturation historique.
On pourrait dire, en fait, que le mouvement sioniste est le dernier des nationalismes européens du XIX^{ème} siècle. Et en même temps, il est en avance sur les nationalismes du Proche-Orient du XX^{ème} siècle, d'un côté, vous savez qu'on parle souvent de 1848 comme étant le printemps des peuples, avec des tas de petits peuples européens qui réclament leur indépendance et, quand on regarde les choses de près, on voit que les juifs d'Europe centrale ont cherché d'abord à trouver leur place dans les pays où ils vivaient comme étant citoyens à part entière ; et c'est parce qu'ils n'ont pas trouvé leur place comme citoyens à part entière

dans le pays où ils vivaient qu'ils ont inventé leur propre nationalisme qu'on a appelé le sionisme, avec ce « -isme » à la fin qui apparaît, donc, à la fin des années 1880.

Et de ce point de vue-là, ils sont un peu à la traîne des nationalismes européens. Et en même temps, à cette date-là, il n'y a pas encore de nationalisme arabe – le nationalisme arabe est très tardif. C'est pendant la 1ère guerre mondiale, autour de Lawrence d'Arabie que commence à se cristalliser un nationalisme arabe, et d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui - ce n'est pas directement mon sujet, mais jusqu'à aujourd'hui la notion de nationalisme arabe est très problématique, parce que quand on parle de nation arabe on ne sait pas exactement de quoi on parle : est-ce qu'on parle de tous les locuteurs de la langue arabe c'est-à-dire depuis l'Irak jusqu'au Maroc ? Mais en fait ce n'est pas le même arabe que parlent tous ces gens. Est-ce qu'on parle, d'un vaste empire comme ça ? Qu'est-ce que c'est, exactement que la nation arabe, dont le panarabisme, se réclame quand il veut fonder un nationalisme arabe ?

Enfin, ce n'est pas mon rôle de l'analyser ni de le défendre, de le justifier mais en tous cas le sionisme est en avance par rapport à ce nationalisme arabe qui, au Moyen-Orient, va devenir son adversaire plus tard.

Et dans cette petite fenêtre historique, entre l'Europe qui ne veut pas trop intégrer ces juifs à la fin du XIXème siècle et puis le monde arabe qui n'a pas encore pensé à refuser d'intégrer les juifs, il y a un mouvement sioniste qui s'est frayé un chemin pour construire quelque chose et cette construction, donc, elle est déjà bien avancée lorsque la 1ère guerre mondiale a commencé . Cela fait partie encore des nombreuses affirmations abusives de considérer que la création de l'Etat d'Israël est une conséquence de la Shoah.

C'est très courant d'entendre ce genre d'analyses !

Evidemment, il n'y aurait jamais eu de création d'Etat d'Israël s'il n'y avait pas eu, avant la Shoah, construction d'un foyer juif aspirant à devenir un Etat. Il y avait déjà 400 000 juifs en Palestine britannique, mandataire britannique, à la veille de la 2ème guerre mondiale. Ils étaient déjà 1/3 de la population et d'ailleurs, étant 1/3 de la population, ils travaillaient un pourcentage des terres cultivables qui était très inférieur à 1/3, c'est-à-dire qu'ils avaient acheté très cher des terres qui étaient très inférieures à leurs besoins en terre pour leur développement agricole.

Donc, il y a eu cette construction du foyer juif qui est la base de l'Etat d'Israël qui n'est pas du tout la conséquence de la Shoah, alors que justement la Shoah a provoqué la destruction du réservoir humain qui avait vocation à peupler l'Etat que les sionistes aspiraient à créer. D'ailleurs, au lendemain de la Shoah, il ne faut pas croire qu'il y a eu, de la part de l'opinion internationale, un empressement à donner satisfaction aux juifs et aux sionistes en aidant à la création d'un Etat juif.

En 1945-1946, personne ne voulait accueillir les rescapés de la Shoah qui ont traîné pendant plusieurs années dans des camps de personnes déplacées, en Allemagne. Et donc, c'est seulement en 47-48 à la suite d'une campagne diplomatique et militante très intense que le mouvement sioniste a réussi à obtenir une majorité à l'ONU pour la création d'un Etat juif. Et il était entendu que cette création d'un Etat juif, pour l'ONU, allait de pair avec la création d'un Etat arabe, et si cet Etat arabe n'a pas été créé – mais là encore ça fait partie des points de repères historiques fondamentaux – eh bien, c'est parce que personne parmi les arabes n'a voulu le créer.

Il y a eu, en fait, toute une série d'occasions historiques pendant lesquelles un Etat arabe palestinien était en passe d'être créé : déjà en 1937, sur proposition de la Grande-Bretagne, puis en 1947 sur proposition de l'ONU, puis à nouveau en 1978 sur proposition d'Anouar-El-

Sadate qui venait de conclure la paix avec Israël, et puis encore à l'époque où Rabin et Arafat ont signé les accords d'Oslo.
A quatre reprises, il y a eu une possibilité concrète de créer un Etat arabe palestinien qui n'a jamais été créé, effectivement, parce qu'il y a eu ce problème - là encore, ce n'est pas mon rôle de l'analyser –de leadership et de vision stratégique dans le nationalisme arabe en général, et dans le nationalisme palestinien en particulier.

Ça, ce sont quelques points de repères. Alors, en passant, je vous ai dit que les sionistes avaient acheté des terres à prix fort, pour construire les bases d'un foyer juif avant 1939, c'est-à-dire que jusqu'à 1948, il n'y a pas eu un seul m2 de spoliation foncière aux dépens de la population arabe de Palestine. Il y a eu des terres qui ont été achetées, avec beaucoup de difficultés, d'ailleurs souvent les dirigeants nationalistes palestiniens qui protestaient contre l'installation des juifs dans le pays, vendaient des terres qu'ils possédaient de manière cachée aux juifs. Enfin, il y avait un double langage qui est assez fascinant lorsque les historiens aujourd'hui reconstituent ces transactions pour les achats de terres.

Alors, après, il y a eu les événements de 1948 qui sont des événements complexes.
En 1948, les juifs ont créé l'Etat que l'ONU leur proposait de créer. Les arabes n'ont pas créé l'Etat que l'ONU leur proposait de créer et il y a eu ce phénomène qu'on appelle, en général, l'exode des réfugiés palestiniens, et les causes de cet exode sont complexes, sont multiples, c'est un sujet important et intéressant, sur lequel beaucoup d'historiens ont travaillé en Israël parce que les archives israéliennes sont ouvertes, et qu'en Israël on ne nie pas qu'il y a une réalité humaine qui s'est créée à ce moment-là. Et même dans l'enseignement qui est donné dans les lycées israéliens, on aborde ce sujet et on essaie de faire passer plus ou moins l'information sur le partage des responsabilités. Il y a une part de responsabilité israélienne dans le fait qu'une bonne partie des arabes du pays sont devenus des réfugiés. Je dis bien « une part », il n'y a pas la totalité de la responsabilité, il y a une part de responsabilité, là.
Et ce problème humain est réel, et donc, il fait partie des problèmes à résoudre, à solutionner si un jour on veut arriver à la paix dans cette région du monde.
Finalement, il n'y a pas d'autre solution raisonnable au conflit actuel entre Israël et les palestiniens que le partage en deux Etats, c'est-à-dire la création d'un Etat palestinien arabe à côté de l'Etat d'Israël, et s'il doit y avoir un jour retour des réfugiés, ça ne peut être que retour des réfugiés dans l'Etat arabe et surtout pas dans l'Etat d'Israël.
Dans l'Etat d'Israël, il y a déjà une minorité arabe qui bénéficie des droits civiques pléniers. Dans la réalité, les droits civiques ne sont pas à 100 % aussi réels qu'ils devraient l'être mais les arabes d'Israël ne se laissent pas faire et ils sont très actifs, très mobilisés pour défendre leurs droits de citoyens en Israël. Donc, il y a déjà une minorité arabe en Israël, il ne peut pas y avoir retour en Israël-même des réfugiés qui ont quitté le territoire israélien en 1948. D'ailleurs, en général, ils sont morts, ce sont leurs descendants qui sont aujourd'hui encore considérés, comme des réfugiés et ce retour des réfugiés doit se faire dans le futur Etat palestinien et il doit y avoir une indemnisation pour compenser, les dégâts humains que tout cela a engendré.
Mais vous n'êtes pas sans savoir que le chiffre de juifs qui ont quitté les pays arabes, à la suite de la naissance d'Israël, est exactement équivalent au chiffre des arabes qui ont dû quitter les territoires israéliens. C'est assez fascinant de voir qu'on arrive aux chiffres pratiquement égaux entre ces deux populations, et donc, il faudra envisager aussi, évidemment, une indemnisation de ces juifs des pays arabes.

Simplement, la logique du sionisme et de l'Etat d'Israël a consisté à considérer tous ces immigrants juifs qui venaient prendre leur place dans l'Etat d'Israël, non plus comme des réfugiés mais comme des citoyens traités comme des pionniers pratiquement. C'était presque par un appui idéologique. On n'a pas voulu utiliser une rhétorique de la plainte, une rhétorique victimaire. On a voulu, au contraire, utiliser une rhétorique optimiste, en Israël, en disant que tous ces gens aussi bien ceux qui avaient échappé à la Shoah que ceux qui avaient quitté les pays arabes venaient construire le pays comme des pionniers. Et donc, on n'a pas fait des procédure pour réclamer, par exemple, des indemnisations.
Et c'est simplement comme un exercice un peu intellectuel qu'on doit garder à l'esprit que, il y a eu un double mouvement de population dans la région du Proche-Orient après 1948. J'ajouterai d'ailleurs que, quand on parle du départ des réfugiés arabes palestiniens, il faut aussi être conscient du fait qu'ils ne sont pas allés loin, c'est-à-dire que, ils ont simplement franchi la ligne, la ligne de cessez-le-feu de 1948. Il y avait les combats en cours et le simple fait de bouger de quelques kilomètres faisait que vous étiez derrière la ligne des armées arabes et non plus derrière la ligne intérieure de l'Etat d'Israël. Et à quelques kilomètres de distance, vous deveniez des réfugiés.
Mais quand on parle d'exil peut-être qu'on peut appeler ça un exil, mais il faut être conscient un petit peu des proportions des choses. Quand un palestinien de Jaffa se retrouve du côté de Naplouse, , en ayant perdu sa maison, certes, c'est triste et c'est un problème humain mais ce n'est pas non plus l'événement le plus catastrophique, du XX^{ème} siècle qui a connu beaucoup d'autres événements où beaucoup de gens ont été déplacés, beaucoup plus loin, dans des conditions bien pires.

Et - enfin ça c'est juste une remarque que je fais en passant, sur le conflit israélo-palestinien – on est devant un conflit que les analystes pourraient appeler un conflit de basse intensité, conflit de basse intensité étant donné le nombre de victimes finalement qui se compte en milliers de ces événements. Si vous cumulez pratiquement un siècle de violences entre juifs et arabes en Palestine, vous arrivez à un nombre de victimes qui est finalement très modeste à l'aune des conflits du XX^{ème} siècle, et c'est assez fascinant de voir que depuis 2011 il y a eu probablement 350 000 morts en Syrie, à quelques kilomètres de la frontière israélienne et que ça n'a pratiquement pas laissé d'impact, sur la conscience universelle. Alors qu'il y a eu des milliers de morts des deux côtés, israéliens et palestiniens, mais qu'il y a une focalisation sur ce conflit-là qui est troublante, qui n'est pas rationnelle.
Justement, si on veut, un jour, arriver à la paix dans cette région, il faudra rationnaliser l'analyse de ce conflit en le ramenant à ses justes proportions. Il y a un problème territorial qui est réel, quand vous regardez la carte, vous voyez tout de suite que, si vous voulez que la Cisjordanie et Gaza forment ensemble un Etat arabe, eh bien, ça veut dire qu'ils seront coupés en deux, ce petit Etat arabe sera coupé en deux. Et si vous voulez relier ces deux territoires, vous coupez l'Etat d'Israël en deux. Donc, vous voyez il n'y a pas de solution simple parce que cette difficulté est géopolitique. Mais il s'agit d'un conflit modeste qu'il faut arriver à ramener à ses justes proportions et c'est là que je vais en revenir, si vous voulez, au début de mon propos.
Et peut-être que je vais presque conclure, parce que je crois que le temps est limité, je vais en revenir au début de mon propos.

Par rapport à la question de l'antisionisme, ici, maintenant en France, il y a une dissymétrie dans le rapport entre les juifs qui vivent en France et l'Etat d'Israël et le rapport de la population issue du Maghreb et qui vit en France avec les palestiniens, palestiniens arabes.
C'est-à-dire qu'aujourd'hui vous avez l'identification radicale d'un très grand nombre d'immigrants et de descendants d'immigrants venus du Maghreb qui se considèrent comme des palestiniens opprimés, victimes des Israéliens, alors, qu'à mon sens, il n'y a aucun rapport direct entre eux et les arabes de Palestine : il n'y a aucun rapport direct entre l'Afrique du Nord d'où leur famille est issue, l'Afrique du Nord qui est travaillée par d'énormes problèmes de société, des problèmes culturels, des problèmes économiques dramatiques.
Il n'y a aucun lien humain direct et personnel avec le peuple palestinien arabe, alors que par ailleurs la plupart des juifs de France ont un lien personnel, humain, familial, direct avec l'Etat d'Israël. Dans la plupart des familles juives de France, il y a une composante de cette famille qui vit en Israël, ça peut être des frères et sœurs, ça peut être des parents ou des enfants, il y a une dissymétrie dans les rapports entre ces deux populations et le conflit israélo-arabe – et là encore c'est un point qui mériterait un long développement.
Je pense que cette focalisation très radicale sur les palestiniens sert de dérivatif à tous les problèmes non résolus de l'Afrique du Nord, vous avez en Afrique du Nord des sociétés qui fonctionnent très mal, particulièrement en Algérie mais ce n'est pas non plus très brillant en Tunisie et au Maroc. Vous avez les problèmes d'insertion très réels des immigrés et des descendants d'immigrés en France et le fait de se focaliser sur les arabes de Palestine, ça leur sert de diversion pour ne pas régler tous ces problèmes, pour ne pas les aborder franchement en allant à la source des problèmes. Et je pense que c'est vrai dans tout le monde arabe si on va maintenant au Moyen-Orient, que, il y a des régimes absolument artificiels dans les pays arabes voisins d'Israël et que ces régimes ont pratiquement besoin du conflit avec Israël comme dérivatif aux problèmes qui ne sont pas réglés dans leur propre société.
Donc, si on veut sincèrement arriver un jour à la paix, il faudra déplacer cette focalisation, il faudra que les pays arabes travaillent sur leur propre société, sur leurs propres problèmes de développement économique, social, culturel et qu'ils cherchent une transaction raisonnable avec l'Etat d'Israël. Après, bien entendu, il faudra que l'Etat d'Israël lui-même fasse sa part du chemin, ce qui ne va pas de soi du tout.
Mais il me semble qu'au Proche-Orient il y a quand même un seul pays à régime démocratique qui est l'Etat d'Israël et souvent, quand j'ai l'occasion de développer ce sujet, je dis que le monde arabe souffre d'une absence de démocratie qui empêche d'aller vers la paix, alors que l'Etat d'Israël souffre d'une démocratie désordonnée, un peu chaotique, qui est aussi un obstacle pour arriver à la paix – il faut le reconnaître – mais c'est un obstacle quand même que je préfère, si on me donne le choix entre les inconvénients, parce que cette démocratie désordonnée, on peut arriver probablement à lui faire emprunter, le chemin de la paix lorsque les conditions seront propices.

Juste une question : c'est par rapport au rôle des ghettos dans les diasporas
P.B : Le ghetto c'est une contrainte imposée de l'extérieur à partir du XVI^{ème} siècle par les Etats, notamment par l'Italie. Le ghetto ce n'est jamais un choix volontaire des juifs. Un ghetto, ce n'est pas un quartier juif, un ghetto c'est un endroit dans lequel les juifs sont enfermés et, à la fin du XIX^{ème} siècle, il n'y avait plus de ghettos en Europe dans la mesure où tous les ghettos ont été ouverts et donc les juifs étaient libres de s'installer où ils le souhaitaient. Donc, quand on dit « s'enfermer dans un ghetto » c'est une formulation qui ne peut pas être valable

puisqu'on ne s'enferme pas soi-même dans un ghetto, on est enfermé par autrui dans un ghetto. Par contre, il y a des quartiers juifs par affinités, un souci de se regrouper pour partager un certain mode de vie mais il y a toujours une certaine cohabitation avec les non-juifs.

«Les ressorts du type de la haine d'Israël et de l'antisémitisme. »

Marc Knobel

D'abord je voudrais vous remercier parce que je pense que votre présence est une bénédiction : vous faites l'honneur de vous intéresser à ce sujet et par les temps qui courent c'est un beau geste de fraternité et d'amitié. Cela me touche énormément de vous voir aussi nombreux. J'ajoute un remerciement tout particulier à quelqu'un que j'aime beaucoup, frère Louis-Marie que j'ai appris à connaître, avec lequel nous échangeons de temps à autres, qui est pour moi la conception que j'ai des chrétiens : un chrétien c'est quelqu'un qui donne de l'amour et de la fraternité.
Je vais vous expliquer ce que je ressens à ce sujet (l'antisémitisme) : on me repasse souvent les sujets difficiles et pourtant je n'ai pas toujours les capacités à encaisser les émotions ressenties à ces sujets. Je vais prendre deux exemples : le premier : mon fils est à Rouen et à côté il y a la ville de Saint-Étienne de Rouvray là où ce prêtre a été égorgé ; quand je prends la route je vois cette pancarte, je vois la ville et je pense que les chrétiens aussi sont persécutés. J'ai écrit, moi le juif : « je suis aussi chrétien touché lorsqu'on touche à un de mes frères chrétiens » il n'y a pas une très grande différence entre nous finalement.

La seconde chose qui est arrivée hier c'est une porte, une simple porte. Une porte ce n'est pas grand-chose : deux battants qui coulissent, un verrou solide. Et bien une porte a empêché un terroriste d'entrer dans une synagogue pour y perpétrer un carnage. Car le jour saint de Kippour il y avait là, dans cette synagogue, 80 observant qui ne demandaient qu'à prier et à entrer en communion les uns avec les autres. À l'extérieur de la porte il y avait ce fauve, pas une bête parce que les bêtes valent mieux que ce fauve, qui voulait entrer dans cette synagogue pour perpétrer un carnage.
Ce sont des choses que j'aurai toujours du mal à comprendre si tant est que l'on essaie de comprendre ce que l'on ne peut pas comprendre, mais qui nous touche jusqu'au plus profond de notre humanité : jusqu'où l'homme est-il capable d'attenter à la vie d'un autre homme et jusqu'où l'homme peut blesser l'homme jusque dans sa dignité ?

En ce qui concerne l'antisémitisme je voudrais vous expliquer qu'il y a eu un temps où en France les juifs ont pu penser que cela irait mieux. Après la grosse catastrophe, ils ont pu penser qu'ils pourraient entrer et sortir d'une synagogue sans être inquiétés, prier ou ne pas prier, chacun selon sa conscience et sa foi, porter une kippa ou ne pas en porter sans être inquiétés ; et il a été un temps où les choses ont changé, un temps où porter une kippa peut être extrêmement périlleux pour celui qui la porte, un temps où entrer et sortir d'une synagogue peut être extrêmement périlleux, où le simple fait d'aller dans un restaurant kasher peut-être périlleux, le fait de mettre des enfants dans une école juive peut être périlleux, le simple fait de se rendre dans un magasin d'alimentation kasher peut vous prendre la vie : c'est ce qui est arrivé en 2015 lorsqu'un terroriste s'est précipité dans un magasin d'alimentation kasher pour assassiner quatre personnes et en blesser d'autres. À l'intérieur de la chambre froide se terraient des personnes dont une femme avec un bébé et une femme enceinte je crois ; c'était la panique. Et aujourd'hui les gens ont même peur pour leurs parents ; 2 vieilles dames ont été assassinées sauvagement par des gens sous le simple prétexte qu'elles étaient juives dont une a été massacrée à coup de téléphone sur la tête et comme cela ne lui suffisait pas le barbare l'a jetée par la fenêtre du troisième étage. Le traumatisme est donc très grand en vérité.

Pourquoi s'en prend aux juifs depuis des milliers d'années, et comment résoudre ce problème ? Pour les deux nous avons un marqueur. C'est le mois d'octobre 2000. Il y a des moyens pour comptabiliser les actes antisémites. Les actes peuvent-être deux choses : d'un côté les menaces -ce peut-être une inscription, ce peut être une lettre anonyme, ce peut-être un mail avec menaces de mort-. De l'autre ce sont les actions violentes- coups de pied, coups de poing, crachat à la figure-. Les gens sont alors fragilisés psychologiquement, physiquement ; il y a eu aussi des morts.

Deux entités s'emploient à comptabiliser tous ses actes : d'une part le ministère des Affaires intérieures, uniquement après que des plaintes ont été déposées ; puis en lien avec les autorités juives ils échangent les informations et au bout d'un moment ils les comptabilisent. En ce qui concerne les actes, nous disposons des chiffres depuis 1998, des chiffres annuels très précis : pour les années 98 et 99 : 81 actes et 82 actes avaient été comptabilisés ; il s'agissait surtout de menaces et de problèmes d'entourage. Puis nous arrivons en 2000 : les choses sont à peu près normales jusqu'en septembre 2000, et en l'espace de 15 jours, c'est l'explosion. Et nous sommes alors passés à 744 actes pour l'année 2000 c'est-à-dire 10 fois plus que pendant les années 98 et 99. Dans la semaine du 2 octobre 2000, une synagogue du 19e arrondissement de Paris reçoit des menaces et des insultes ; une bouteille incendiaire est lancée dans l'enceinte de la synagogue dans la nuit du 3 au 4 octobre 2000 ; un engin incendiaire est projeté sur celle de Villepinte le 4, et le 5 des élèves se font agresser à la sortie de l'école dans le 19e arrondissement de Paris. Le 6, des enfants de l'école juive de Saint-Ouen reçoivent des pierres et sont insultés ; le 7 cambriolage d'une synagogue ; un cocktail Molotov est lancé le même jour dans un restaurant cacher parisien ; le 10 un même engin est lancé contre la synagogue de Clichy-sous-Bois tandis qu'au cimetière de Trappes les tombes juives sont profanées le même jour ; trois cocktail Molotov sont lancés contre la synagogue des Ulis : le premier niveau de la synagogue est entièrement ravagé, le rabbin monte au premier étage et échappe ainsi à la mort. Etc.. etc..

Comment expliquer qu'on soit passé brutalement des moments de tranquillité à des moments où les choses sont devenues beaucoup plus graves et où les gens ont été menacés violentés agressés, des jeunes, des rabbins, des femmes, et autres en ce début de XXI^{ème} siècle à Paris en France ou en région parisienne ou dans des grandes villes comme Lyon, Marseille ?

Je cite un événement tragique -car la guerre est tragique- qui se passe à 4000 km de là, que l'on appelle la seconde Intifada. Elle commence à la toute fin de septembre 2000 et elle va durer jusqu'en 2004 et au nom d'une Intifada qui a lieu à 4000 km de là se passent des choses inimaginables comme si le conflit était importé sur nos terres en France et dans d'autres pays également. En Allemagne 1699 actes antisémites ont été comptabilisé en 2018, en Argentine 800, et nous en étions déjà à 744 en 2000 en France. Si l'on regarde les chiffres qui correspondent au timing de cette seconde Intifada 744 actes en 2000, 936 en 2002, 974 en 2004 et quand la seconde Intifada se termine avec le lot de drames que l'on connaît -car oui la guerre est une tragédie- les choses se tassent et on redescend à 508 actes en 2005. Je pense que l'antisémitisme est une tumeur elle est maligne, elle se développe et se répand en fonction des situations. Le conflit israélo-palestinien est une explication de l'antisémitisme contemporain tel qu'il se développe aujourd'hui mais ce n'est pas la seule : quand en 2006 le jeune Ilian Halimi dont j'ai bien connu la mère qui travaillait au centre Rachi, une femme très pieuse qui n'était pas préparée à entendre que son fils allait mourir à cause du fait qu'il était juif - il n'a pas été assassiné à cause du conflit israélo-palestinien mais parce que le « gang des barbares » pensait qu'il avait de l'argent et qu'en le kidnappant, parce que juif et donc riche, on verserait une rançon pour le libérer. Et au final il a été torturé pendant 15 jours avant d'être

assassiné sauvagement-. Il y a d'autres raisons que l'importation du conflit israélo palestinien à la haine d'Israël en tant que telle qui s'exprime : il y a la survivance de stéréotypes forts et d'autres raisons encore, mais quand je regarde les chiffres, je m'aperçois par exemple, que quand il y a une guerre entre Israël et le Hamas comme en 2009, les chiffres sont 832 ; quand il y a la même guerre en 2012 l'importation du conflit est tangible également en France, les chiffres sont 614 ; quand il y a une guerre en 2014 à 4000 km de là les chiffres sont hauts 851 puis en 2015 de 808 et de toute manière, dans ce graphique que vous voyez là, les chiffres fluctuent en dents de scie mais en fin de compte depuis l'année 2000 on est jamais aux chiffres les plus bas de l'année 1998 et de l'année 1999. Jamais. Et si vous totalisez, si vous faites une simple addition de ces chiffres-là vous obtenez un chiffre spectaculaire : 11000 actes ont été comptabilisés depuis l'année 2000.

Quand j'étais étudiant je n'avais pas de problème en tant qu'étudiant juif ; aujourd'hui être étudiant dans certaines universités, ça craint. Il y a des inscriptions antisémites, les étudiants ont peur, et on va leur rabâcher le conflit israélo-palestinien ou plus exactement au nom de la haine que certains portent pour Israël on va leur dire qu'ils en sont forcément responsables. Et ces gens-là font alors un amalgame scandaleux de : Juif = israélien = nazi globalement. On renverse l'histoire d'un conflit qui est certes terrible mais qui n'est pas le seul dans le monde ; tous les conflits sont terribles mais ce conflit-là déchaîne des passions folles, des suspicions folles.

Et plus encore : en 2012, un terroriste que je n'ai pas envie de nommer ici, se rend dans une école. Nous sommes à Toulouse. C'est le lundi 19 mars 2012. Il est aux abords du collège juif Ozar Hatorah de Toulouse il est 8h du matin il est casqué et il a un « go-pro » dans son casque -vous savez la caméra qu'avaient les nazis- pour filmer « son exploit » : il se rend devant l'établissement, il commence par tuer un professeur de religion de 30 ans qui est atteint au ventre et s'écroule au pied de son fils âgé de 5 ans ; il tire sur son fils qui meurt puis le tueur fait quelques pas ; il ouvre le feu à nouveau et la fille du directeur qui se trouve là, la petite Myriam M., 7 ans, hurle et essaie de lui échapper mais il la rattrape et il lui tire une balle dans le dos ; et puis à côté il y a Gabriel Sandler, le deuxième enfant de Jonathan Sandler qui est tué également. Quand ce terroriste a voulu expliquer cette horreur-là dans Libération le 10 juillet 2012 je cite ce qu'il a dit : « au début les frères djihadistes pakistanais m'ont dit de tuer tout ce qui est civil et mécréant : les gays, les homosexuels, ceux qui s'embrassent publiquement… mais moi j'avais un message à faire passer ; j'ai tué des enfants juifs parce que mes petits frères et mes petites sœurs musulmanes se font tuer ; donc moi je savais qu'en tuant comme des militaires des Juifs, le message passerait mieux parce que si j'avais tué des civils la population française aurait dit : « et bien voilà, c'est un fou d'Al-Qaïda, un terroriste, il tue des civils » mais le message est différent : « je tue des Juifs en France parce qu'on tue des innocents en Palestine » . Donc au fond, cet homme qui avant d'être terroriste était un être humain décide de tuer 3 enfants de 7 ans 4 ans et 5 ans au nom d'un conflit qui a lieu à 4000 km de là et de la vision folle qu'il en a, la vision monstrueuse qu'il en a, de la vision monstrueuse que tous les terroristes djihadistes ont de notre monde. Je rappelle tout de même que leur plus belle victoire serait de planter le drapeau noir de leur mouvement en haut de la basilique Saint-Pierre de Rome.

Pour vous donner un autre exemple, je voudrais rappeler ce qui s'est passé il y a peu. Un homme sort de chez lui ; il y a une manifestation de gilets jaunes ; nous sommes le 17 février 2019 ; cet homme est très connu : c'est un philosophe, il s'appelle Alain Finkielkraut ; quand il parle cela suscite des interrogations, des polémiques, une pensée ; il est libre de l'articuler ;

on peut lui apporter une contradiction, il fait partie du débat, le débat existe. Lorsqu'il sort de son immeuble les gens le regardent, le reconnaissent et vous avez des gens qui lui crient : « la France est à nous, sale sioniste, sale race, le peuple va te punir, retourne à Tel-Aviv». Cet homme qui reçoit autant d'insultes est à l'Académie française il n'est pas israélien, il est français, il a de temps en temps un œil critique sur la politique israélienne. Le 22 mai 2019 l'une des personnes qui l'a insulté comparait devant le tribunal. Le Figaro raconte : « le président du tribunal l'assaille de questions : quel lien entre les revendications des gilets jaunes et l'antisionisme ? Qu'est-ce que le sionisme pour ce monsieur ? Le prévenu botte en touche : « pour moi dit-il les Juifs sont victimes du sionisme ; le sionisme fait du mal au peuple juif et aux musulmans ». Mais le parquet insiste :« pourquoi ces termes ? » le prévenu mal à l'aise répond : « il y a une influence du sionisme, il y a des lobbies en France, il y a des lobbies sionistes en France. » Le parquet l'interroge une fois encore : « le lobby sioniste ? » le prévenu : « oui un lobby sioniste qui nous stigmatise ; les gilets jaunes sont aussi contre le lobby sioniste ; il y a une influence du sionisme sur la politique française et cela fait du mal à tout le monde ».

Mes chers amis au moment où nous parlons, en banlieue parisienne se tient une réunion avec Alain Soral et d'autres gens ; quel va être l'objet de la conversation ? : Le sionisme ; entendez par là, les Juifs en vérité ; ils ne font pas que détester un pays dont ils voudraient la disparition, ce serait trop simple, non, c'est un stratagème pour parler des Juifs. Ils utilisent ce faisant, ils réactualisent tous ces stéréotypes bimillénaires, trimillénaires que l'on connaît à l'encontre des Juifs. Les fantasmes et les mythes fondateurs de l'antisémitisme, ils les reproduisent et ce que l'on entend dans la bouche de ces gens-là et de bien d'autres c'est : « les Juifs assassinent des enfants, les Juifs polluent les puits, les Juifs volent je ne sais qui pour je ne sais quoi, les Juifs ceci les Juifs cela… on réactualise les mythes fondateurs de l'antisémitisme. Ce n'est pas seulement la critique d'une politique. Quelle qu'elle soit par ailleurs. Et une raison d'État, quelle qu'elle soit par ailleurs, et j'ouvre une parenthèse pour dire que chaque régime a sa raison d'État et chacun d'entre nous sommes susceptibles de critiquer une politique, cela va de soi, chacun peut avoir un avis sur le conflit israélo palestinien, cela va de soi. Non on n'est pas dans ce registre là ; on n'est même plus dans le registre de la disparition d'un Etat ; « je veux qu'Israël disparaisse parce que je ne reconnais pas son existence » on est beaucoup plus que cela dans cette phrase que je vous ai dite tout à l'heure : « oui et le lobby sioniste nous stigmatise ; il y a une influence du sionisme dans la politique française » qu'est-ce qu'il va chercher au fond ? Quel pouvoir imaginaire et complotiste il va puiser dans les racines profondes de la stigmatisation des Juifs ? la stigmatisation profonde des Juifs et qu'il va réactualiser sous le libellé du sionisme pour dire : « vous les Juifs, au fond, je vous déteste je vous hais, je veux votre mort ».

Alors oui nous sommes confrontés à une très grande difficulté et nous nous demanderons comment nous allons nous en sortir en fait, parce que cela n'était pas écrit qu'on soit confronté à de telles difficultés. Dans un long entretien que j'ai fait au Monde j'ai dit : « Bientôt en fait il n'y aura plus de juif parce qu'ils vont se barrer. » Ils ne se sentent pas en sécurité alors ils vont partir. Et j'ai chiffré en disant que 60000 juifs en France avaient quitté la France en l'espace de 10 ans. Pour une communauté d'environ 500000 membres 60000 qui partent en 10 ans c'est énorme c'est plus de 10 %. Alors Libération m'avait interrogé : « D'où vous tirez ses chiffres » ? Je leur avais répondu : « de l'Agence juive ». Cela ne veut pas dire que certains qui sont partis en Israël ne reviendront pas ; cela ne veut pas dire que tous vont en Israël parce qu'ils ont peur ; non, on peut aller en Israël pour différentes raisons : on voudrait vivre sa vie juive dans un pays juif, ou bien parce qu'il y a une réunion familiale, les enfants sont partis et

les parents veulent retrouver leurs enfants ou l'inverse, parce que des étudiants vont en Israël dans des universités prestigieuses pour avoir du travail ; ils vont essayer d'y faire leur vie (entre nous soit dit, ils ne sont pas toujours attendus par les Israéliens parce qu'on n'a pas besoin de plus d'avocats, de médecins en Israël, mais il n'empêche que certains partent aussi parce qu'ils ont peur : il y a non seulement cette Alya de l'extérieur mais il y a aussi l' Alya de l'intérieur ; L'Alya de l'intérieur c'est quoi ? et bien des Juifs qui vivaient comme c'était le cas de mes parents en Seine-Saint-Denis, mais aussi dans un certain nombre de départements, des gens inquiets, vivant aussi dans le nord de Paris -18e 19e 20e 11e- ont eu peur ; alors ils sont partis dans l'Ouest, ils sont allés vivre, s'ils le pouvaient, -car il faut pouvoir déménager, avoir de l'argent pour déménager, acheter une nouvelle maison, un nouvel appartement, et tous les juifs ne sont pas riches, faut-il le rappeler,- pour vivre dans des quartiers qu'ils pensent plus tranquilles. Ils se regroupent ainsi et l'on a assisté à un regroupement qui part de l'Est vers l'Ouest de la région parisienne ; pareil dans les écoles : dans certaines écoles de la République, - je suis très laïc, j'étais professeur avant- des enfants ont été inquiétés parce que à un moment on a su qu'ils étaient de religion juive. Alors ils ont été malmenés par certains de leurs camarades à un point tel que les enfants se refermaient sur eux-mêmes ; interrogés par leurs parents : « mais qu'est-ce qui se passe ? » les enfants finissaient par dire « et bien on m'a traité de sale juif en fait » et puis l'enfant se met à pleurer alors les parents ont peur que quelque chose puisse arriver à leurs enfants et donc ces parents prenaient leurs enfants pour les mettre dans des écoles privées de confession juive, et catholique d'ailleurs, car ils pensent que leurs enfants seront plus en sécurité dans des écoles confessionnelles que dans une école publique, hélas, où ils pourraient être molestés, injuriés ou autre. Mais ce que les parents n'avaient pas prévu c'est que les terroristes pourraient viser des écoles et une école juive a été visée. Et aujourd'hui un des grands points d'inquiétude ce sont ces groupements de parents et d'enfants aux sorties des écoles. Et tout ça au nom de quoi ? Aussi au nom du regard qu'on porte sur Israël. En fait, ce petit bout de territoire minuscule fait se réveiller toutes les peurs et tous les fantasmes.

Je vous le dis très tranquillement, je ne suis pas ici pour parler de politique israélienne, chacun peut s'exprimer librement sur ce qu'il pense du conflit israélo-palestinien. Mais dans ce que je viens de vous dire là, on n'est plus dans le registre de la critique, on est dans le registre de la haine pure et simple qui vise à tuer des Juifs pour ce qu'ils sont où qu'ils soient en réalité ; et les Juifs, en Allemagne par exemple, sont coincés entre le marteau et l'enclume. Le marteau ce sont les islamistes, quelquefois des réfugiés qui viennent de Syrie qui vont taper des juif ou bien lors d'une manifestation à Berlin crier « mort juif » et de l'autre l'enclume des néo-nazis qui de toute manière, instinctivement, veulent tuer des Juifs parce que la simple vue d'un juif en vie lui rend la vie insupportable. C'est une des raisons majeures de cet antisémitisme-là, que nous n'avions pas vu venir -qui de nous peut penser que le mal va venir pourrir sa vie ? Personne, même quand on est juif et qu'on a l'habitude par ailleurs-. Donc au nom de la détestation de cet état-là, toutes les passions vont germer ; les réseaux vont se structurer même entre des doctrines et des tendances très différentes : extrême gauche, extrême droite, islamistes et autres, pour dire aux gens que les Juifs ça suffit, et il n'y aura plus de limites, aucune limite. Moi j'ai la chance d'avoir des amis à qui je puis exprimer mon désarroi, parce que je me rends compte, plus exactement je conjugue au présent un vieux proverbe yiddish qui dit : « c'est dur d'être juif ». En fait, on ne nous fiche jamais la paix. Quand il y avait l'affaire Dreyfus, on disait « à mort les Juifs », on arrachait les boutons, les galons d'un officier français de confession juive qui servait son pays, puis les gens disaient « mort aux juifs » et puis en d'autres temps les gens disaient « vous n'avez rien à faire en France barrez-vous » et puis

quand Finkielkraut passe dans la rue on lui dit « retourne à Tel-Aviv » alors qu'il n'est pas israélien. Je disais que 60000 juifs sont partis pour des tas de raisons mais il y en a certainement beaucoup plus, c'est sûr, qui partiront dans l'avenir. Parce que ce n'est pas supportable. Cette haine de l'État d'Israël n'est pas supportable. Que l'on ait à participer à un débat sur comment résoudre le conflit israélo-palestinien, ça ne passe pas par la détestation l'exécration la haine. Faire des cocktails Molotov, jeter des pierres lancer des crachats …non ça passe par un débat, par des gens qui se rencontrent, on parle posément. Je voudrais vous citer un exemple et après j'en aurai terminé : L'Express 23 juillet 2014 : 2 journalistes rapportent ce qu'ils ont vu lors d'une manifestation pro-palestinienne- sans vouloir généraliser- je rapporte : le kefié entoure souvent le cou des hommes et des femmes qui piétinent au pic du soleil, ce foulard, emblème des Combattants Palestiniens semble être le seul trait d'union entre les 3000 manifestants recensés par la police à l'occasion de ce rassemblement interdit. Car lorsque le cortège s'ébranle, les différences d'âge et de motivation sautent aux yeux. Les banderoles du nouveau parti anticapitaliste, proclamant « il est fini le temps des colonies », voisinent avec des banderoles palestiniennes ; le drapeau israélien brûle ; on aperçoit aussi au beau milieu du défilé un portrait du Cheik Ahmed Yassine chef spirituel radical du Hamas tué par les Israéliens en 2015. Les slogans fusent : « Nous sommes tous des Palestiniens », « Israël assassin », « Hollande complice », d'autres lancent des projectiles sur les forces de l'ordre qui répliquent avec des gaz lacrymogènes ; en fin de journée une vingtaine de manifestants, certains portant le drapeau palestinien sur les épaules, jetaient encore sur les forces mobiles de grosses pierres récupérées sur un chantier ; d'autres cassent un trottoir pour récupérer des pavés ; les affrontements ont parfois était très rudes, comme celui dont l'Express a été témoin au pied du Sacré-Cœur. Une trentaine de gens surexcités devant le Sacré-Cœur hurlant Allah Waqbar, jetant des chaises, des pierres, des cailloux blessant les policiers qui tentent de bloquer les rues ; puis ils chargent les gardiens de la paix qui dans un premier temps battent en retraite. Pour couvrir leur repli l'un d'eux met à genoux un des manifestants avec son arme de défense : celui-ci, tout en lançant une chaise au policier, dit : « vas-y tire ! je filme la bavure ». On n'est plus dans le registre de la liberté d'expression. On n'est plus dans le registre de « je vais trouver une solution pour que les uns et les autres puissent se parler ». Comme on essaie de trouver une solution à ce vieux et douloureux conflit et que des hommes puissent vivre en paix, on est dans le registre d'une haine fanatisée contre l'État d'Israël, entendez : les Juifs. Car on ne peut pas penser l'État d'Israël si l'on ne pense pas aux Juifs qui le peuplent et que tous les jours il y a des Juifs qui prient pour l'image d'un État d'Israël qui libère. Le sionisme c'est une doctrine de libération nationale, celle qui consiste à dire : là on n'a pas voulu de moi ici enfin on voudra de moi.

Synthèse des deux journées

Frère Louis-Marie Coudray

On ne peut pas faire une synthèse de tous les propos que nous avons entendus.
Le but de ce week-end de formation, c'est d'avoir entendu des voix différentes, pour voir des problématiques différentes pour nourrir notre réflexion. Ce qui est important, c'est de pouvoir continuer à travailler, c'est pour cela que vous avez une bibliographie dans votre dossier.
Le point de départ du thème de cette session et la façon dont il a été formulé, c'est à la fois une profondeur théologique de la Révélation, en posant les deux termes : un peuple, une terre. A partir du moment où, comme nous avons eu la déclaration de Mayence du pape Jean-Paul II nous parlant de « *l'Alliance qui n'a jamais été abrogée* », nous savons que l'une des composantes de l'Alliance, c'est la terre. A partir du moment où nous posons cette affirmation de la perpétuation de l'Alliance avec le peuple juif, valable éternellement, en tant que chrétiens, nous ne pouvons pas ne pas nous interroger sur la question de la terre, puisqu'elle fait partie de cette identité du peuple juif. Vous l'avez entendu - certains de nos interlocuteurs nous l'ont dit justement, ce lien existe pour chaque juif, avec la terre d'Israël.
Cela nous pose une question, au niveau théologique, sachant que, jusqu'au Concile, nous arrivions avec une séquence qui était claire et qui était simple, même si, comme nous l'a rappelé Philippe Boukara, elle n'était pas justifiée au niveau historique. Cette séquence était: les juifs n'ont pas reconnu Jésus, ils ont donc été condamnés, ils ont été damnés, Jérusalem a été détruite, ils sont condamnés à l'errance perpétuelle. D'où l'idée du juif errant perpétuel.
Et la question : avec la création de l'Etat d'Israël et le peuple juif qui retrouve une souveraineté sur le terre de ses pères, cette séquence ne tient plus la route.

J'essaierai de vous montrer (très rapidement) comment la réticence ou les difficultés ou même, dans un premier temps, l'opposition au projet sioniste, puis la difficulté face à l'Etat d'Israël d'une reconnaissance officielle, déclarée, avaient (même si on s'en défendait) un soubassement théologique. J'en trouve la confirmation dans une petite phrase d'un texte de Joseph Ratzinger, le pape émérite Benoît XVI, où il dit bien qu'il y a eu un changement théologique qui a permis la signature de l'accord de 1992. Cette problématique théologique doit être au cœur de notre réflexion. Sans oublier ce qui était dit par la déclaration de 1973 de l'épiscopat français, dont nous a parlé Luc Forestier, qui reconnaissait justement le retour du peuple juif sur la terre de ses pères (ils avaient d'ailleurs mis sur "sa" terre) mais qui pose aussi un problème de justice.
Ce problème a été évoqué de façon originale par Dominique Bourel traduisant la vision de Martin Buber : il y a déjà un peuple sur cette terre. Nous avons en fait un trépied : un peuple, une terre et une Tora. Comme le rappellent certains, la Bible n'est pas en elle-même un cadastre. Il y a donc ce problème éthique de rapport avec la terre.
C'était là le premier membre de l'équation qui était posée.

Le deuxième membre, c'était : antisémitisme et antisionisme, qui nous ramène à une problématique tout à fait contemporaine, d'actualité. Et, comme nous l'a bien montré Marc, cette problématique a resurgi de manière violente, pressante, pour ne pas dire oppressante depuis l'an 2000. L'articulation entre ces deux membres, c'est aussi ce que l'on a essayé de voir avec nos différents acteurs.

Ce qui est important pour nous, c'est aussi d'être précis dans notre vocabulaire et de bien nous entendre sur le sens des mots.
J'en profite pour faire une petite digression par rapport aux propos du Père Luc Forestier : vous en aurez la vidéo et je vous invite à la retravailler en profondeur parce que le texte est fantastique. Mais dans le dialogue, il peut poser un problème parce que nous n'avons pas le même vocabulaire. Quand nous sommes en dialogue avec le monde juif, parler d'élection (et il faut en parler, mais il faut se mettre d'accord !) et parler de mystère, alors là…
C'est la fameuse formule que j'aime beaucoup citer du Grand Rabbin Guggenheim : *"Avec vous, les chrétiens, c'est très facile. Vous commencez par la grâce et vous finissez par le mystère !"*
Nous devons aussi avoir cela présent à l'esprit. Il faut que nous réfléchissions à ce que veut dire la grâce, ce que veut dire le mystère et qu'on puisse s'expliquer pour voir s'il y a un point de rencontre, de convergence ou de divergence. C'est vraiment l'élément fondamental. Au niveau même de l'expression de notre foi, nous demander combien de fois nous ne déroulons pas un discours automatique sans réfléchir à ce qu'il implique. C'est en cela que le dialogue est un enrichissement : c'est d'une part, découvrir la tradition de l'autre et, d'autre part, voir en quoi elle nous amène à réfléchir et à approfondir notre propre tradition. Dernièrement, j'ai été interpellé : "vivre dans le Christ" (on a l'habitude de dire cela, il me semble), un juif nous dira : qu'est-ce que ça veut dire ? Je crois que chacun d'entre nous doit se poser la question.
Pour en revenir aux propos du Père Luc Forestier, je vous renvoie au texte qui vous a été donné dans votre dossier : le texte du Père Marcel Dubois qui date de 1994, mais qui a gardé toute son actualité et toute sa profondeur. Je voudrais juste en citer deux phrases qui rejoignent la problématique fondamentale de la jalousie : "*Pourquoi Dieu a-t-il donné la loi au peuple juif, et pas à un autre ? …On comprend dès lors que le ressort le plus profond de l'antisémitisme soit un ressentiment inspiré par la jalousie. Que le peuple juif ait été, dans le plan du salut du monde, l'objet d'une telle prédilection, voilà ce qu'il ne peut tolérer."* Je rajouterais : comme nous sommes depuis plusieurs siècles dans un monde démocratique, un monde égalitaire, il faut faire attention que cette vision de la démocratie et de l'égalité ne se transforme pas en refus d'une particularité : il devient alors insupportable que l'autre soit différent, que l'autre ait un rôle particulier. Parce que, automatiquement, on va réfléchir en termes de hiérarchie ou de supériorité, ce qui est incompatible avec le principe égalitaire, voire égalitariste.
En dernière page, le Père Dubois cite l'ouvrage de Jacques Maritain : *Le mystère d'Israël*, dont je conseille la lecture à tous : "*Si le monde hait les juifs, c'est qu'il sent bien qu'ils lui seront toujours surnaturellement étrangers, c'est qu'il déteste leur passion de l'absolu et l'insupportable stimulation qu'elle lui inflige. C'est la vocation d'Israël que le monde exècre. Cette exécration de la prétendue race porte en réalité sur la vocation."* On voit comment on est passé d'une haine de la vocation à un système raciste, dans le sens étymologique du terme. On l'a bien vu avec Philippe Boukara.

Je voudrais vous donner deux ou trois éléments.
Tout d'abord, par rapport à la conclusion qu'a donnée le cardinal Vingt-Trois en disant : *« le marcionisme, c'est une catégorie théologique, le sionisme, c'est un mouvement socio-politique ».* Vous avez vu, par les propos que j'ai tenus tout à l'heure, que je ne crois pas qu'il y ait une séparation aussi forte, dans la mesure où, comme je vous l'ai dit, le don de la terre fait partie de l'Alliance, donc là, on est dans le théologique, et le sionisme, c'est le retour sur cette terre - comme l'a bien dit le cardinal, si l'on considère le sionisme comme éternel depuis l'existence de Jérusalem. On a quand même un rapport entre les deux, même si le sionisme

est effectivement un mouvement politique daté, datable, précis depuis le dix-neuvième siècle, mais qui vient nous interroger au niveau théologique.
Là, je pense qu'on a une articulation à trouver qui me paraît extrêmement importante. Je signalerai un petit livre qui est à votre disposition dans le service : un livre écrit par un écrivain israélien qui s'appelle Raphael Yerushalmi, qui est un romancier et un homme assez extraordinaire. Le jour où il m'a donné rendez-vous, je rentre dans mon bureau et je vois un colosse, chauve, plutôt style baroudeur qui a écrit un livre sur l'antisémitisme, l'antijudaïsme, l'antisionisme. Sa définition du sionisme est très simple : c'est la réalisation de l'espérance éternelle d'Israël. Alors que nous, en tant qu'historiens, nous allons avoir tendance à dire : c'est la solution au problème des juifs qui sont rejetés dans les sociétés contemporaines. On voit la manière dont cela doit nous questionner, avec tout ce que cela entraîne. Et la comparaison est effectivement avec le marcionisme, parce que le marcionisme est la négation de cette promesse et de cette première alliance (et c'est un angle d'attaque intéressant pour nos rapports avec les juifs).

Sur la question de l'antisémitisme, il faut bien faire la différence avec l'antijudaïsme (mais je pense que nous sommes tous au point sur cette question) et rappeler que l'antisémitisme a toujours été condamné par l'Eglise, en tant que doctrine raciste. Avec cette notion que nous avons d'égalité des hommes et de dignité de tous les hommes. Je rappellerai que, très paradoxalement, la première condamnation officielle, contemporaine de l'antisémitisme apparaît dans le décret de dissolution de l'association Amitié d'Israël, qui était une association de l'entre-deux guerre et avait eu un succès fabuleux (avec un grand nombre d'évêques et de cardinaux adhérents). Je cite ce décret du Saint-Office : *"le Saint-Siège* (par Saint-Siège il faut entendre l'Eglise catholique dans son ensemble) *condamne tout particulièrement la haine contre le peuple jadis élu de Dieu* (là on est dans la catégorie théologique de l'époque) *et notamment cette haine que l'on a l'habitude de désigner par le mot antisémitisme"* (25 septembre 1928). On a déjà à l'époque, dans les instances de l'Eglise, une conscience de ce qu'est l'antisémitisme.
Ensuite, c'est vrai, il va falloir attendre la Déclaration *Nostra Aetate* où (on s'en souvient, la critique en a été suffisamment faite) l'antisémitisme n'est pas condamné et où on a simplement le terme "déplore" les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme.
Mais, dès la note de 1974 émanant de la Commission pour les relations avec le judaïsme, les liens spirituels et les relations historiques rattachant l'Eglise au judaïsme condamnent comme opposée à l'esprit même du christianisme toute forme d'antisémitisme et de discrimination, que la dignité de la personne humaine à elle seule suffit d'ailleurs à condamner. On a toujours l'affirmation de la spécificité et de l'universalité dans cette condamnation.
Je ne vais pas vous faire la liste de tous les documents qui condamnent cet antisémitisme. Mais je prends l'exemple récent de Benoit XVI, dans son discours à la communauté juive, à la Nonciature à Paris : *"Ainsi l'Eglise s'élève contre toute forme d'antisémitisme dont aucune justification théologique n'est recevable".* Il cite Henri de Lubac, le théologien qui, dans une heure de ténèbres, comme disait aussi le pape Pie XII, a compris qu'être antisémite était aussi être antichrétien (12 septembre 2008).
Pour prendre un exemple encore plus récent, le pape François, à la synagogue de Rome en 2016, dit non à toute forme d'antisémitisme et condamne toutes injures, discriminations et persécutions qui en découlent. Et en 2019 : *"Pour un chrétien, l'antisémitisme représente une négation de ses propres origines et une contradiction absolue"*. Au-delà de la condamnation

de l'antisémitisme, le pape François appelle à la vigilance face au risque d'indifférence devant l'antisémitisme. Sur l'antisémitisme comme péché, il reprend un passage du livre de Jean-Paul II, « *Entrez dans l'espérance ».* On voit que l'antisémitisme en tant que tel est condamné par l'Eglise.

Par rapport à la question du sionisme, on va aller très vite, en faisant un parcours historique extrêmement rapide. Je ne sais plus qui a évoqué l'entretien de Herzl avec Pie X (on est dans une campagne de lobbying de Herzl qui cherche un appui auprès des grandes puissances pour soutenir son projet). Il va donc trouver le pape lui-même (il faut se rendre compte de l'audace que cela représente pour l'époque : un petit journaliste juif de Vienne qui demande une audience au pape ! Quand on pense à ce que Jules Isaac disait lui-même de son audience avec Jean XXIII…) Et Pie X refuse radicalement. Pourquoi ? Je n'ai pas la citation exacte mais ce qui est dit, c'est: Parce que vous n'avez pas reconnu Jésus comme le Christ, je ne peux pas soutenir votre projet. Quand vous reconnaîtrez Jésus comme le Christ, nous vous reconnaîtrons. Surtout, ne vous inquiétez pas, allez là-bas et nous, de notre côté, nous préparons des prêtres pour vous convertir. Telle était la théologie de l'époque ! Comme je vous le disais, il faut que nous assumions notre histoire, que nous voyions d'où nous venons, mais sans faire non plus d'anachronisme. On a vraiment ce refus absolu de la part de Pie X (le 25 janvier 1904). On voit comment on a un raisonnement qui est clair, logique.
Plus intéressante (mais il y aura changement de position), la rencontre avec Benoît XV qui dit à Sokolov, le Secrétaire général du Congrès juif mondial, en faisant un raccourci étonnant: alors que c'est Rome qui vous a détruits, vous venez solliciter Rome pour vous reconstruire ! L'attitude de Benoît XV est relativement favorable. Ensuite, à cause de la politique, des événements de la guerre de 14 et aussi de la déclaration Balfour de 1917, la position du Saint -Siège va changer. Voici la citation de Benoit XV que je retrouve : *"Le retour des juifs en Judée, quelle révolution historique ! C'est la Providence qui le veut. C'est Dieu qui l'a voulu. Oui, oui, je crois que nous serons de bons voisins"* (4 mai 1917). Le basculement viendra immédiatement après, à la suite de la déclaration Balfour. Juste pour vous donner une petite idée de la mentalité française d'alors, je citerai le journal La Croix : *"Il serait révoltant de donner à la nation qui a crucifié le Christ les lieux saints qu'elle n'a pas reconquis."* Et pour situer le contexte : "*Les rêves sionistes pas plus que les ambitions britanniques ne sauraient prévaloir contre les droits séculaires de la France".* Autre élément dans cette vision : le sionisme est perçu comme un mouvement socialiste et révolutionnaire. Dans une déclaration du 8 juin 1921, le pape dit "ne pas désirer aider la race juive pénétrée d'un esprit révolutionnaire et rebelle".
Avec Pie XI, on est toujours dans la même logique : certes, il le reconnaît, "nous sommes spirituellement des sémites", mais il y a toujours ce sentiment de supériorité des catholiques. Je vous donne un autre extrait pour nous situer dans l'ensemble. En 1922, Pie XI déclare "la supériorité des droits catholiques sur les lieux saints, non seulement à l'égard des juifs et des infidèles (les musulmans), mais encore des membres de confessions non catholiques, quelles que soient les races et les nations dont ils se réclament". On reste dans une ligne de prééminence et d'unicité des droits de l'Eglise catholique.
Ce qui va se passer après (et c'est un élément assez intéressant), c'est que, à partir de Pie XII, le Saint-Siège va s'aligner sur le droit international. Il n'y aura plus aucune revendication, si ce n'est que les lieux saints soient préservés et qu'il y ait liberté de culte, liberté d'accès pour les communautés religieuses, mais on s'aligne sur le droit international, c'est-à-dire sur la création de deux Etats. Et dans l'une de ses déclarations, le 1er mai 1948, le pape Pie XII

souhaite que "*la situation de Palestine soit finalement arrangée selon l'équité et que, là aussi, soient heureusement rétablies la concorde et la paix*". On ne se prononce plus sur la situation de fond, mais on va s'efforcer d'établir la paix en s'appuyant sur les décisions de droit international.

Paul VI va réussir à faire un voyage, pour prendre la terminologie du pèlerin en Terre Sainte, sans jamais prononcer le mot "Israël" et sans jamais prononcer le mot "juif". Ce qui pose quand même question. Mais ce qui me paraît intéressant et pour bien voir la différence entre antisémitisme et antisionisme, je vous donne une citation qui date du 4 septembre 1943, extraite d'une lettre de Mgr Roncalli, nonce à Sofia, à Mgr Marione, Secrétaire d'Etat aux affaires publiques (et on sait que Mgr Roncalli a sauvé des centaines de juifs) : *"Je confesse que ce convoi de juifs vers la Palestine, avec l'aide directe du Saint-Siège, ressemble à la reconstruction du royaume hébreu et suscite donc certains doutes dans mon esprit. Que les coreligionnaires juifs souhaitent aller en Palestine se comprend parfaitement, mais à mon avis la charité simple et sublime du Saint-Siège ne devrait pas laisser passer que, par sa coopération, elle contribue, au moins initialement et indirectement, à la réalisation du rêve messianique. Peut-être n'est-ce là qu'un scrupule personnel qu'il suffirait de reconnaître pour le voir se dissiper, tant il est clair que la reconstruction du royaume de Judée et d'Israël n'est qu'une utopie."*

On a là un concentré qui est fantastique :

1) il a du mal à y croire - que cela va pouvoir se réaliser
2) même sur le principe
3) à cause de sa vision théologique, il n'est pas possible que le Saint-Siège y contribue.

Cependant, la position de base reste que, sans aucun doute, il faut sauver les juifs. Apparaît ainsi l'articulation entre la question théologique et la question politique. Je trouve que, dans cette lettre, on a toute la problématique contemporaine liée à la réalisation du règne messianique. Pour les évangélistes, il s'agit d'une réalisation messianique. Pour les membres du Gush Emounim, il y a aussi réalisation messianique. On a donc une intensification de la dimension religieuse dont je parlais hier avec Richard Prasquier. Et la déclaration de Benoit XVI-Joseph Ratzinger vient dire que cela n'a pas cette dimension théologique en théologie catholique. La naissance de l'Etat d'Israël n'a pas de portée théologique en théologie catholique. Ce qui est peut-être vrai, mais pose question.

On aura ensuite une reconnaissance de fait. On aura le texte de 1985 qui, là encore, de la part du Saint-Siège, s'abritera derrière le droit international. Je cite : "*Ceux qui regardent l'existence de l'Etat d'Israël et ses options politiques, celles-ci doivent être envisagées dans une optique qui n'est pas en elle-même religieuse mais se réfère aux principes du droit commun international."* Il faudra attendre le "Fundamental Agreement" de 1993 pour que l'on ait, dans le Préambule, l'affirmation du lien historique entre l'Eglise et le peuple juif, alors que le document est signé entre l'Etat d'Israël et le Saint-Siège - ce qui montre bien le lien qu'il y a entre le peuple juif et l'Etat d'Israël.

Voilà quelques éléments de réflexion sur :

- l'antisémitisme toujours condamné par l'Eglise,
- l'antisionisme, où l'on voit que, dans les réticences de l'Eglise, il y avait certainement une donnée théologique; il a donc fallu une certaine évolution, qui n'est pas encore totalement résolue dans la mesure où la question se pose toujours du rapport entre l'Eglise et le peuple juif vivant aujourd'hui (et il ne faut pas non plus tomber dans une théologie des deux voies).

C’est le document de 2015 qui nous appelle à travailler et à réfléchir à cette articulation. La terre d’Israël, aujourd’hui l’Etat d’Israël est peut-être le point de confrontation et de vérification de la justesse de notre position théologique.